



SIGNETS

n° 16 - NOVEMBRE 2007

Bulletin des Amis de la Bibliothèque municipale Albert Cohen (St Leu-95)

COUP DE COEUR POUR LA BIBLIOTHEQUE

Association distincte et indépendante de la bibliothèque municipale, *Les Amis* s'associent aux projets de celle-ci et s'efforce de faire connaître son important travail au service des habitants de St Leu. Voir en page 4 et 5, les **Coups de cœur du Club Lecture**.



BALADE AUX FLAMBEAUX DANS LES SENTES



Dans le cadre des Journées du Patrimoine, notre association a organisé avec le groupe **CONTE-LEU** et **l'Ecole de musique** une promenade nocturne dans les sentes de St Leu (p. 7-8)

CONFÉRENCE SUR LA RÉSISTANCE

Dans la poursuite de notre de travail de mémoire entrepris depuis plus de deux ans, notre association a organisé une conférence sur la Résistance en Ile-de-France, dans le Val d'Oise et à St Leu (p. 9-10)



DU COTÉ DES FEMMES

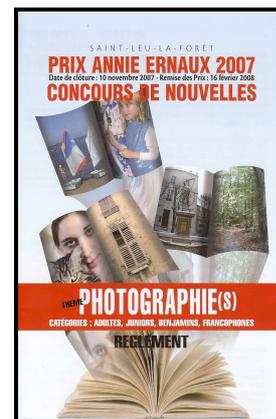


Fidèle à sa démarche, *Signets* rend une nouvelle fois hommage au combat pour la liberté et les Droits de l'Homme mené par des femmes d'exception



Dans ce numéro, **Aung San Suu Kyi**, symbole de la revendication pour la démocratie en Birmanie et **Wangari Maathai**, Prix Nobel de la Paix 2004 (p. 11-12)

LE PRIX ERNAUX 2007



Avec la librairie *A la Page 2001* et la ville de St Leu représentée par la bibliothèque, notre association organise chaque année LE PRIX ANNIE ERNAUX. Le thème pour 2007 était « **Photographie(s)** ». Les textes reçus sont déjà étudiés par le jury. **Rendez-vous au 16 février pour la proclamation des résultats !**

S O M M A I R E

COURRIER DES LECTEURS	p. 3
LES COUPS DE CŒUR DU CLUB LECTURE Le Club Lecture se réunit régulièrement à la bibliothèque et propose ses coups de cœur à l'ensemble des lecteurs. Signets lui ouvre naturellement ses colonnes.	p. 4
LES COUPS DE CŒUR DE LA REDACTION Les membres de la rédaction vous proposent leurs coups de cœur personnels. Dans ce numéro, vous retrouverez leurs analyses concernant :	p. 6
<ul style="list-style-type: none">- <i>Jean BENSIMON, un auteur saint-loupien</i>, par Gérard Tardif- <i>FEMMES DE SABLE ET DE MYRRHE</i>, notes de lecture de Gisèle Delattre	
UNE BALADE AUX FLAMBEAUX DANS LES SENTES	p. 7
<ul style="list-style-type: none">- La promenade nocturne, poétique et musicale du 22 septembre, par Nelly Bernard- Le groupe CONTE LEU	
NOTRE TRAVAIL DE MÉMOIRE : LA RÉSISTANCE	p. 9
<ul style="list-style-type: none">- La conférence du 6 octobre, par Gérard Tardif- Le Dictionnaire Historique de la Résistance	
DU CÔTÉ DES FEMMES	p. 11
<ul style="list-style-type: none">- <i>AUNG SAN SUU KYI, la dame de Rangoom</i>, par Marie-Françoise VAÇULIK- <i>WANGARI MAATHAI, Prix Nobel de la paix 2004</i>, par Marie-Françoise VAÇULIK	
ARTS GRAPHIQUES Illustratrice, Marie-Ange LE ROCHAIS, est aussi chroniqueuse de littérature jeunesse à l'usage des grands-parents. Collaboratrice régulière de <i>Signets</i> , elle nous explique dans un texte autobiographique émouvant l'origine de sa vocation d'artiste.	p. 13
COUPS DE CŒUR – NOUVELLES Fidèle à son engagement en faveur de l'écriture, Signets publie régulièrement les nouvelles, les poèmes ou les coups de cœur que lui adressent ses lecteurs. Dans ce numéro, vous pourrez lire :	p. 15
<ul style="list-style-type: none">- <i>VOUS AVEZ DIT COUAH, OU LE FRANÇAIS A L'ENVERS</i> par Danièle CAMUS- <i>A MOTS CONTÉS</i>, une nouvelle philosophique de Marie-Françoise VACULIK- <i>LA SENTÉ</i>, une nouvelle de Chantal GOSSET- <i>DESCENTE AU PARADIS</i>, une nouvelle de Marie Turcan- <i>PAR LA MAIN</i>, une nouvelle de Eléonore GRIF- <i>SOUVIENS-TOI</i>, une nouvelle de Lucile GREIF- <i>MANUEL D'UTILISATION DE LA MACHINE A LAVER LES CHAGRINS D'AMOUR FÉMININS</i>, par Marie-Hélène GENTILS- <i>CD (COMPACT DESTIN)</i>, par Didier DELATTRE	
SANS FAUTE, LA CHRONIQUE DE L'ORTHOGRAPHE Olivier HAENEL, dans ses <i>Vacances avignonnaises</i> , nous éclaire sur l'usage des prépositions...	p. 27

COURRIER DES LECTEURS

Une de nos plus anciennes et fidèles adhérentes nous a écrit au sujet du Signets n° 14 :

« J'ai lu avec beaucoup d'intérêt le dernier « Signets ». Je ne puis relever ici tous les articles qui m'ont intéressée. Je dois cependant vous signaler que les pages sur Jorge Semprun ont retenu particulièrement mon attention. En effet je suis une contemporaine de cet écrivain et les lieux qu'il décrit (à Paris ou à Saint-Prix) sont des lieux que j'ai fréquentés. Je pense même que j'ai parfois dû le croiser dans les rues de Paris... Je l'ai rencontré réellement il y a quelques années au foyer du théâtre de l'Odéon où je n'ai pas résisté au plaisir de lui dire combien je me sentais proche des idées qu'il développe dans « l'Écriture ou la vie » sur sa position d'écrivain face au témoignage de la déportation... Mon époux et moi sommes souvent passés devant la « maison Sedaine ». Rien n'y faisait allusion aux parents Semprun pendant la guerre. A Saint-Prix on voit aussi Massabielle où travailla le père de l'écrivain. »

Elle nous adresse par ailleurs un extrait d'un texte de Vladimir Nabokov sur la lecture accompagné de ses commentaires sur l'enseignement qu'elle en a tiré à propos de Madame Bovary : « *Assez curieusement on ne peut pas lire un livre : on ne peut que le relire. Un bon lecteur, un lecteur actif et créateur est un re-lecteur. Et je vais vous dire pourquoi. Lorsqu'on lit un livre pour la première fois, le simple fait de devoir faire laborieusement aller les yeux de gauche à droite, d'une ligne à l'autre, ce travail compliqué qu'impose le livre, le simple fait de devoir découvrir en termes d'espace et de temps de quoi il est question dans ce livre, tout cela s'interpose entre le lecteur et le jugement artistique. Lorsque l'on regarde un tableau, on n'a pas à déplacer les yeux d'une manière particulière, même si le tableau offre au même titre que le livre, matière à approfondissement et à développement. L'élément temps ne joue pas vraiment lors d'un premier contact avec un tableau. Lorsque nous lisons un livre, il nous faut du temps pour faire connaissance avec lui. Nous n'avons pas d'organe physique (comparable à l'œil en ce qui concerne le tableau) qui saisisse d'emblée l'ensemble et puisse ensuite apprécier les détails. Mais à la deuxième, à la troisième ou à la quatrième lecture, nous pouvons, en un sens, nous comporter à l'égard d'un livre de la même manière qu'à l'égard d'un tableau.* »

J'ai lu trois fois « Madame Bovary » de Flaubert. Une première fois dans les années 40, j'ai été horrifiée par ce que je considérais comme la misogynie de l'auteur. Face à Bovary, homme doux et fidèle, Emma, femme légère sotte et adultère. C'était probant. Une deuxième fois dans les années 70, après que Flaubert ait dit : « madame Bovary, c'est moi. » Il me fallait donc remettre en cause ma première impression. Une attention plus vigilante m'a persuadée que Charles Bovary était un grossier personnage. Pensez donc : laisser sur la cheminée les symboles de son mariage précédent lors de l'accueil de sa nouvelle épouse ! En outre il est odieux dans l'histoire de l'enfant au pied bot.

Emma, ce n'était pas la pire ; et que dire d'Homais ? Une troisième fois à la fin des années 80. Ma troisième lecture se situe après m'être imprégnée du livre de Vladimir Nabokov (« Littératures/1 »). Cette nouvelle lecture m'a ouverte au monde de Flaubert. J'ai identifié comme personnages principaux Emma et Homais ; et surtout je ne me suis plus contentée d'identifier des personnages ...

Yvette GODIN

LES COUPS DE CŒUR DU CLUB DE LECTURE

♥-♥-♥-♥-♥-♥-♥

♥ Le nouvel amour / Philippe Forest (Gallimard)

Couvrir le territoire du deuil avec ce beau roman de Frédéric Forest où l'auteur vit à jamais la disparition de son enfant, sa petite fille Pauline (*l'Enfant éternel*) devenue un enfant de papier. Avec l'étonnement d'être encore vivant Forest avance, et au fil de sa vie sans elle, il rencontre Lou, jeune femme qui pourrait le faire sortir un moment de sa douleur. Pourtant c'est cette même douleur qui va sceller le nouvel amour de sa fin promise. Avec elle il entame une liaison adultère sans quitter Alice sa femme. « Tout est permis afin de se sauver du désastre du temps ». L'auteur avec Lou, ne fait que revivre désespérément ce qui est perdu. Et c'est pour cela que son récit se termine par ce magnifique paradoxe puisqu'il n'y a pas « plus grande douleur que de se souvenir des jours heureux ». Et de conclure que « sans doute, c'est la loi, ne peut-on faire un roman que de ce qui se termine ? ». Un beau livre qui ne s'encombre pas de la moralité des vivants et exalte les sursis inespérés.

♥ 1981 / Eric Emptaz (Grasset). Avec ce roman habile et mélancolique, Eric Emptaz rédacteur en chef du *Canard enchaîné* se souvient de cette période d'euphorie, de fausse rupture et de paranoïa chez les classes proches du pouvoir d'avant. Dans une plongée où la fiction la plus romanesque flirte avec la plus vile des réalités Emptaz sait retrouver l'euphorie, l'enthousiasme et l'engouement de toute une jeunesse, toute une génération qui veut changer le monde comme si le monde c'était la France. Au fil des pages, Emptaz passe en revue les protagonistes les plus en vue de cette belle époque où les convictions et la valse-hésitation composaient une danse irrésistible. Et puis survient Mitterrand dont la force était d'avoir laissé du temps au temps pour en toute occasion asseoir un pouvoir qu'il avait suffisamment observé pour en connaître les arcanes et les limites. Il y a une forme d'éducation sentimentale dans ce roman d'apprentissage qui par bonheur ne craint pas quelques effluves de nostalgie. Mitterrand incarne 1981. Un roman séduisant.

♥ **Lydie Salvayre / Portrait de l'écrivain en animal domestique (Seuil).** Certains diront que ce livre est une manière de farce sur le capitalisme et ils auront raison. Mais si le livre de Salvayre fait souvent sourire et souvent rire, c'est qu'il décrypte avec une rare acuité le rapport très humain que chacun peut engager avec le pouvoir et l'argent. Une personne convaincue, militante et vigilante n'est pas à l'abri de baisser la garde. Il y a des moments de faiblesse chez les vivants, et même chez les plus forts. On ne saura d'ailleurs, si le fort est l'écrivain avec sa conscience de l'humanité ou le patron riche avec sa conscience du marché.



Lydie Salvayra, lors de la remise du Prix Ernaux 2006

Quand Lydie Salvayre brosse le portrait de cette romancière qui accepte malgré ses réticences d'écrire la biographie de Jim Tobold, roi du hamburger, champion hors classe de la mondialisation, on ne peut pas éluder la question de la littérature – lieu de résistance – et penser à tous ces écrivains forcément exemplaires qui n'auraient pas sacrifié leur honneur au nom d'une déontologie. Mais, autres temps, autres mœurs. Le statut de l'écrivain est plus que jamais installé dans la fluctuation inhérente à la valeur du marché. L'écrivain imaginé par Salvayre découvre le pouvoir du fric, et prend plaisir aux fastes. Cet écrivain-là n'a plus le sang et les larmes pour justifier ses errances. Cet écrivain là connaît le désœuvrement. On se rend compte que la guerre économique multiplie les effets. Salvayre signe ici son livre le plus audacieux, une farce éloquent qui est aussi un moyen puissant de mesurer la propagation du vide. Le désespoir n'est pas loin.

♥ **Eric Fottorino / Baisers de Cinéma (Gallimard)**

Les baisers de cinéma ne sont-ils pas nos baisers de secours pour reprendre le titre magnifique du cinéaste Philippe Garrel ? Dans ce Roman Fottorino investit le phantasme de tout cinéophile. L'actrice comme objet d'une affection d'urgence. Le héros du livre, Gilles avocat divorcé de 40 ans rend visite à son père brillant photographe de plateau de la nouvelle vague qui lui déclare avant de mourir qu'il est né d'une brève rencontre avec une actrice. De cet aveu Fottorino, évoque une conquête du cinéma où les actrices de Premier plan sont Martine Carol, Delphine Seyrig, Anouk

Aimée ou Françoise Dorléac. Il guette le sourire, la pommette, la filiation. Mais lors d'une projection de "Ma Nuit chez Maud" il rencontre dans la salle le visage de Mayliss. Cette dernière va hanter progressivement les nuits blanches de cet homme qui s'enferme dans le discours amoureux sublimé par le cinéma. La confusion l'envahit et le film de sa vie tourne court. Fottorino sait alors que des baisers de cinéma doivent rester des baisers de cinéma. Que la vie s'échappe entre les prises. Un livre hommage au 7^{ème} Art qui mélange réel et fiction au risque de nourrir notre nostalgie qui est encore ce qu'elle était.

♥ **François Poirié / Comme une apparition (Actes Sud).** Avec ce titre tiré de l'éducation sentimentale de Flaubert, François Poirié signe un joli livre qui n'est pas une biographie de Delphine Seyrig, mais l'histoire d'une fascination durable. DS telle qu'il la surnomme à l'âge de sa mère, DS c'est une voix, un violoncelle, une inconnue célèbre. Une vague à elle seule qui écume le meilleur d'une littérature et d'un cinéma que l'auteur prend en affection. Duras, Resnais, Robbe-Grillet, Bunuel, Truffaut... DS, longue silhouette blonde, fidèle accompagnatrice des jours qui s'en vont dans la douceur, dans la douleur. Ni biographie, ni hagiographie, ce livre est avant tout le récit d'une vie dont les épisodes variables convergent à un moment vers un visage rallié comme un paysage. Un très joli livre sur l'amour qui nous sauve. Celui qui est ailleurs, impalpable et prenant.

♥ **Julien Letrouvé, colporteur / Pierre Silvain (Verdier).** Dans les années qui succédèrent à la révolution, à travers les campagnes de Champagne et d'Ardenne, l'histoire de Julien, un enfant trouvé qui choisit le métier de libraire ambulant, de colporteur. Julien se consacre à la propagation de la lecture. C'est un jeune homme obstiné qui a le goût des mots et des histoires, depuis qu'enfant une paysanne lui lisait des contes à haute voix et berçait ses nuits de légendes fabuleuses. Julien ce défenseur amoureux de la bibliothèque bleue est analphabète. Un détail. Les livres il les porte avant de les colporter. Une des surprises de la rentrée littéraire. Dans une langue somptueuse, le livre de Pierre Silvain, consacre un héros rimbaldien comme nous n'en avons vu depuis longtemps. Une rencontre où la poésie ne trahit pas l'histoire.

♥ **Des chats et des hommes / Patricia Highsmith (Calmann- Lévy).** " *Un écrivain n'est jamais seul avec un chat, qui plus est, qu'il déambule ou qu'il dorme, un chat est une œuvre d'art vivante, en perpétuelle métamorphose*". Cette considération de Patricia Highsmith est un avis que partagent sans doute bon nombre de ses collègues écrivains qui ont assuré devoir à leurs chats une part de leur inspiration. C'est donc avec un petit recueil (trois nouvelles, des poèmes, un petit essai et des dessins) entièrement dédié à l'animal que Patricia Highsmith fait valoir un talent qu'on lui connaît depuis longtemps. Même si ce livre est manifestement un coup d'éditeur et non une intention d'auteur, le plaisir de voir le félin prendre de la place avant de ne prendre la place, sa place est un régal tant Highsmith excelle dans le registre de l'usurpation d'identité. Un livre sans importance qui laisse des traces ou plutôt des griffes.

♥ **Il n'y a pas de grandes personnes / Alix de Saint André (Gallimard).** Qui pouvait imaginer que derrière la talentueuse rédactrice de ELLE, se cachait une amoureuse de la meilleure littérature? Alix de Saint-André, jeune fille bien née et éventuellement dérangée, qui nous avait dans ses premiers livres fait partager quelques joies significatives de sa jeunesse confortable (quoique..) nous livre avec son dernier opus un bijou d'érudition et d'affection merveilleusement mis en cadre.



L'idée de se faire une histoire avec cet homme historique à la façon dont on se choisit un amant vaut pour cette scrupuleuse posture qu'elle tient jusqu'à la limite : la littérature d'abord. Alix de saint André, par des chemins qui ne s'écartent jamais vraiment de l'œuvre de son héros (Il faut pourtant passer par la lecture de Rousseau, Chateaubriand, Proust, Gide) ne s'étonnera pas que certains la surnomment désormais Alix de Saint André Malraux.

♥ **Shutter Island / Dennis Lehane (Rivages thriller).** Dennis Lehane est passé maître dans l'art du suspense. Et s'il sait faire frissonner son lecteur c'est au prix d'une imagination qui ne fait jamais l'économie du plausible? Lehane qui connaît le poids d'un rebondissement s'attache à humaniser la moindre situation. L'histoire se déroule sur Shutter Island une île isolée dotée d'un hôpital psychiatrique où les malades sont des meurtriers atteints de graves troubles mentaux. Les fédéraux Teddy Daniels et son coéquipier Chuck Aule sont appelés après la disparition d'une des patientes. Rapidement le personnel soignant se révèle aussi inquiétant que les malades. Que se passe-t-il vraiment dans cet établissement? Le climat d'angoisse s'accroît au gré de la tempête qui a gagné l'île. Les incertitudes se multiplient jusqu'à la dernière ligne. **Shutter Island** a fait de son lecteur un prisonnier. C'est un mérite suprême.

♥ **A reculons comme une écrevisse / Umberto Eco (Grasset).** Les textes de Umberto Eco couvrent la période janvier 2000 à décembre 2005. Dans cette Italie Berlusconienne l'auteur revient sur la manière rétrograde qui semble gagner le monde, la vieille Europe (et pas seulement l'Italie) dans sa façon d'aborder les problèmes de société. Le retour des guerres chaudes, les incertitudes de l'union européenne et le retour aux nationalismes et aux régionalismes, le populisme médiatique, la prépondérance des jeux et de l'ésotérisme, la montée des intégrismes, le retour de l'antisémitisme, l'effritement du secteur publique en

faveur du privé, la perte progressive de l'intimité de nos vies et de nos libertés sont quelques-uns des sujets traités par l'intellectuel italien qui ne se départit jamais de cet esprit qui rend évident ce que d'autres auraient définitivement consacré de complexe. Avec Eco cette marche à reculons est une trajectoire qui mérite l'attention de chacun. L'appétit venant, on sait comment finissent les écrevisses !

♥ **Festivus Festivus / Philippe Muray (Fayard).** De juin 2001 à décembre 2004 Elisabeth Lévy et Philippe Muray confrontent leurs idées au cours de conversations mouvementées. Ils passent en revue un inventaire des plus improbables avec une causticité et une lucidité réjouissantes. Du Larzac à l'Irak, de Bagdad à Paris-Plage, de la nuit blanche à la canicule noire, des intermittents en éruption aux tortionnaires d'Abou Ghraib, de "Loft Story" au mariage gay, du Christ de Mel Gibson aux pérégrinations des damnés de l'alter(mondialisme), du 11 septembre au 21 avril, on suit les aventures de Festivus festivus, descendant d'Homo festivus comme Sapiens sapiens succéda à Homo sapiens, "dernier homme" occidental, rebelle rémunéré, créature emblématique de la nouvelle humanité. Et toujours revient cette interrogation lancinante, cette obsédante question de fond : y a-t-il une vie après l'histoire ?

♥-♥-♥-♥-♥-♥-♥-♥

Modification de classement des documentaires d'histoire et de géographie.

Depuis le début de l'été 2007, nous avons entrepris une nouvelle classification des documentaires d'histoire et de géographie à la bibliothèque Albert Cohen. Jusqu'à présent, le rangement suivait la traditionnelle classification Dewey* appliqué dans une majorité de bibliothèques municipales. Ce type de rangement sépare l'histoire et la géographie d'un même pays, ce qui ne nous satisfait pas, parce qu'il paraît important qu'un lecteur qui se déplace à Lyon, en Egypte ou au Pôle Sud trouve l'un à côté de l'autre les livres de tourisme, d'histoire ainsi que les récits de voyage sur la ville, la région ou le pays.

Nous avons donc construit notre propre classement. La cote se présente sur trois lignes : les trois chiffres du haut et les trois premières lettres indiquent le pays ou la région, la troisième ligne indique un livre de géographie par un G, un livre d'histoire par un H, suivi d'une subdivision éventuelle pour les époques. Bien sûr, tout changement bouleverse un peu les habitudes. Si nous avons bien avancé pendant les grandes vacances, le rythme s'est considérablement ralenti depuis la rentrée. Comme nous faisons en sorte de ne pas priver les lecteurs d'une partie du fonds, nous rangeons au fur et à mesure. De ce fait, jusqu'à la fin de l'année, les deux types de classification cohabiteront. Nous ferons le maximum pour qu'il y ait le moins de gêne possible. Nous pensons qu'en tout début d'année tout sera définitivement au point avec une nouvelle signalétique qui aidera les lecteurs à trouver au mieux ce qu'ils recherchent.

Nous en avons profité pour désherber, c'est-à-dire retirer tous les livres qui étaient obsolètes ou en mauvais état et renouveler en partie le fonds, en favorisant les domaines qui étaient jusque là moins représentés. N'oubliez pas de nous

faire des suggestions quant aux acquisitions et donnez-nous votre avis sur cette nouvelle formule, cela nous intéresse.

* *Dewey Melvil (1851-1931) : bibliographe américain. Il a inventé le système de classification décimale des livres utilisé dans les bibliothèques.*

Quelques exemples de cote sur la tranche du livre. Dans l'ordre viendra donc :

941 FRA G	941 FRA H	941 FRA H.4	941.1 BRE G	941.1 BRE H
France Géographie	France Histoire	France Histoire Révolution 1789	Géographie Bretagne	Bretagne Histoire

Le catalogue de la bibliothèque en ligne sur www.saint-leu-la-foret.fr. Le catalogue de la bibliothèque sera interrogeable à partir du site de la ville de Saint-Leu-la-Forêt **dès la fin de l'année 2007**. Vous pourrez consulter de chez vous ou à partir d'un poste Internet, l'ensemble des documents de la bibliothèque avec plusieurs possibilités de recherche : auteurs, titres, sujets ou mots. Des suggestions de lecture vous seront proposées ainsi que les dates et le contenu des animations. Si vous êtes inscrits, à partir de votre numéro de carte de lecteur et d'un code vous pourrez également consulter votre compte lecteur : vos emprunts, la date de retour de vos documents ou encore le renouvellement de votre abonnement.

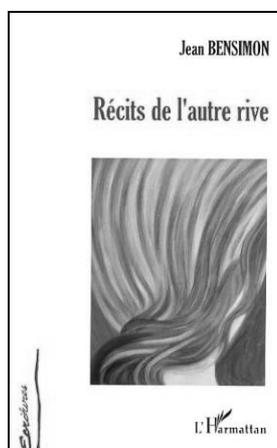
Nelly BERNARD

Directrice de la bibliothèque

LES COUPS DE CŒUR DE LA REDACTION

JEAN BENSIMON

Jean Bensimon est l'auteur d'une dizaine de recueils de poésie et de nouvelles dont les deux derniers, intitulés *L'Homme aux gniasses et autres récits de la nuit* et *Récits de l'autre rive*, sont publiés chez L'Harmattan.



Habitant Le Plessis Bouchard, il est un usager assidu de la bibliothèque Albert Cohen et soutient *Signets n°16 – Novembre 2007*

fidèlement les activités notre association. Il a rédigé plusieurs articles de critique littéraire dont une *Défense de la nouvelle* (revue Dièrèse) qui prône le renouveau de ce genre littéraire. Il a également fait partie du jury du prix Annie Ernaux 2006.

Nous sommes heureux de publier dans ce numéro un court et joli texte dans lequel transparait bien la passion que l'auteur voue à l'écriture.

DANS LA CHAMBRE

Petite, la chambre sous les toits. Aucune décoration, les murs seraient nus sans le rayonnage des livres. En haut et à gauche, la fenêtre, étroite, donne sur le parking. Il faut se dresser pour regarder à travers. Le ciel est enserré entre les immeubles comme un chenal. La table de bois est rude et solide. Une cellule ? Le mot serait exagéré, plutôt un lieu austère. L'homme est là pour travailler c'est tout.

Des bruits lui parviennent quelquefois du dehors : sifflement d'un merle, voix humaines avec des rires. Une rumeur assourdie. La vie chante là-bas, de l'autre côté des murs ; il se passe des choses. La pièce serait silencieuse sans le staccato feutré et régulier de l'ordinateur. Non pas tout à fait régulier, de temps en temps se produisent des accélérations, des ralentissements, des hésitations, des pauses, parfois inquiétantes et le rythme revient. Tel un moulin à prières tibétain ? Le chant des moines ? Celui-ci doit être plus harmonieux et continu. De toute façon il n'a pas le choix. L'écran a la teinte un peu aveuglante du désert qu'il avait découvert du côté de Ouargla... Oui après tout, une cellule rectangulaire. Otage ? Soumis à l'astreinte, pour le moins. Y aurait-il une raison qui aurait entraîné l'exil ? Car enfin, la vie normale c'est le dehors, les rires, les paroles chaudes, le sentir vif, les effluves printaniers, la nature luxuriante, un cerisier en fleur, les oiseaux en émoi, le toucher de la main avec les certitudes de l'amour.

Pourtant il a espoir. Les lignes se déroulent régulières, parallèles, entêtées avec l'assurance de qui sait où il va. Elles avancent vers ce qui pourrait être une issue. Une piste qui s'enfoncerait dans le désert blanc, pour courir tout droit...et qui finira bien par déboucher quelque part. Même les plus vastes, on peut les traverser. A bien écouter, sous ce ronronnement, il y a le pas de la caravane ou la mélodie du caravanier. Oui, une ouverture pour sortir de la claustration. Il doit falloir trouver les mots justes, les sonorités harmonieuses, les phrases qui s'élancent hardiment pour percer la clarté grisâtre de la chambre, aller là-bas – où la lumière est plus pure, l'air plus léger, les gestes plus déliés, plus vrais, les souvenirs moins douloureux. Là-bas – la fraîcheur préservée, la vraie vie épicée de sel marin...Il va s'évader de la chambre, aucun doute là-dessus. Ce n'est qu'un' question de temps. Le fruit ne se forme pas en un jour. Patience.

Et les mots courent, courent encore sur la page qui s'allonge, devient compacte, avec la belle fermeté d'une poire. Mais que se passe-t-il ? Les lignes paraissent maintenant s'infléchir. Oui, elles s'incurvent nettement, comme une publicité qu'il a vue récemment. Une illusion due à la fatigue et aux nerfs – il fume trop,

boit trop de café ? C'est à n'y rien comprendre. L'ordinateur n'a pas de programme aussi bizarre. Et il n'a appuyé sur aucune touche dont il ignore la fonction. Oui, la fatigue probablement, un coup de barre. Il lui faut seulement se reposer un peu. Un seul quart d'heure et tout reprendra comme avant...

...Décidément c'est incroyable. Tout à fait fou. Voilà que les lignes sortent de l'écran par la droite en faisant un coude. Il n'a encore jamais vu ça. Elles fléchissent leur cours et vont même jusqu'à...jusqu'à s'enrouler autour de sa main, comme des fourmis importunes. Non, mais quel culot ! Il la secoue énergiquement Mais elles reviennent en force. Montent le long du bras. Elles parcourent la poitrine et ils s'enroulent autour du torse. Il faut faire quelque chose ! Où se trouve la grande paire de ciseaux ? Au secours !

Maintenant, l'une d'elles murmure distinctement : « Tu es notre prisonnier... » Une autre ajoute : « Comme de droit ! » La troisième s'esclaffe : « Tu es aussi ton propre prisonnier ! On n'est jamais mieux servi que par soi-même ! Ah ah ah ! »

Jean BENSIMON

NOTES DE LECTURE

FEMMES DE SABLE ET DE MYRRHE

Roman de Haman El Cheikh (Ed. Babel)



A travers le destin de quatre femmes, l'auteur nous fait prendre conscience de la situation féminine dans un pays de sable et de pétrole qui n'est pas nommé, pays sunnite régi par la loi du Coran. Voici donc Soha, libanaise qui a suivi son mari employé dans une compagnie pétrolière. Elle souhaite travailler mais elle vit alors des moments d'angoisse terrible. Lorsque arrive l'inspecteur du travail, elle doit se cacher dans un grand carton jusqu'à son départ. Aller à la piscine est un luxe dangereux : deux jours par semaine seulement sont réservés aux femmes et l'on vient vérifier que leurs tenues sont décentes. Entrer dans un magasin sans être voilée vous expose aux foudres d'un vieillard irascible prêt à vous bastonner.

Etre mariée de force avant d'être pubère et sans avoir jamais rencontré son futur époux est l'expérience vécue par Tamar. Les mariages finissent souvent par des répudiations ou la présence imposée de deux ou trois autres épouses. D'ailleurs, déclare l'un des protagonistes, « La femme a été créée par Dieu pour avoir des enfants, c'est une usine à faire jouir l'homme, pas à jouir elle-même ».

Tara est répudiée mais elle est sous la coupe de son frère, rigide musulman, qui n'entend pas la laisser fréquenter les cours de l'association féminine. Elle en est réduite à faire une grève de la faim pour obtenir le droit de s'instruire. Une amie lui prête voiture et chauffeur car elle ne peut circuler seule dans la rue. Plus tard, Tara devra aussi se battre de toute son énergie pour ouvrir un salon de couture et de coiffure, dont elle sera la seule gestionnaire.

La situation est résumée par une Egyptienne : « Rien d'autre à faire : boire, manger et rivaliser d'élégance... Interdit de travailler ! Interdit de conduire ! Aucun endroit pour se promener ! » Ces frustrations conduisent certaines de nos héroïnes comme Susan, l'Américaine, ou Nour, l'enfant gâtée, à s'abandonner à une sexualité débridée. « Je laisse mon corps exposé aux deux sexes, comme une chemise qui se balance sur une corde à linge et qui enfle au gré des vents », confie Nour.

Ce roman-document, écrit par une Libanaise, nous touche par son humanité. L'esprit se révolte devant cet esclavagisme moderne auquel ces jeunes femmes sont soumises, quelle que soit par ailleurs leur situation financière et sociale. Auront-elles le courage, l'audace, la ténacité suffisantes pour résister à cet asservissement et obtenir enfin le respect et la liberté dus à tout être humain ? Il faut le leur souhaiter et convaincre la gent masculine que l'égalité des sexes n'est pas une formule creuse.

Gisèle DELATTRE

SENTES AUX FLAMBEAUX A PAS CONTÉS

Il était une fois, un soir, le 22 septembre de l'an 2007, une promenade aux flambeaux à pas contés dans les sentes de Saint-Leu... Cette balade nocturne était proposée par l'association **Les Amis de la bibliothèque**, en partenariat avec « Conte-Leu », avec le concours de l'école de musique et le soutien de la direction de l'action culturelle, de la bibliothèque Albert Cohen et des services techniques municipaux. Cette première édition a dépassé toutes les espérances des organisateurs puisque plus de 170 personnes sont venues à la découverte des chemins étroits et chargés d'histoire de notre ville.



Tour à tour, Patricia, Marie-Pierre et Axelle ont fait s'écarquiller les yeux des petits et des grands, frémir les plus sensibles, parfois fait rire et toujours envoûter tout un chacun. Partant de la grande Histoire de Saint-Leu, du Prince de Condé trouvé pendu à la croisée de sa fenêtre dans le château maintenant disparu, de la chapelle Sainte-Geneviève ou de l'origine de certains noms de rues ou de sentes, elles nous ont guidés dans l'univers propre aux conteurs et permis de vivre des moments magiques et merveilleux. Ce fut ainsi le cas, quand au pied de la croix du Prince et à la seule lueur des bougies ou des lampions, tant de monde retenait son souffle, assis sous le regard bienveillant de la lune. Ou bien lorsque, place de l'Eauriette, Marie-Pierre nous contait l'histoire du lavoir alors qu'au loin un feu d'artifice éclatait au-dessus des lumières de la ville.

Extraordinaire instant enfin, lorsque les jeunes musiciens, devant le public assis dans une sorte d'odéon antique, ont fait une démonstration de leur talent. Dans ce cadre féérique, où un piano avait été transporté pour l'occasion, chacun put alors ressentir le fugitif bonheur d'une soirée remarquable.



Puis, ce fut l'échange du traditionnel pot de l'amitié à la Maison consulaire. Les participants, trop nombreux pour entrer tous, avaient d'eux-mêmes organisé un système de circulation, témoignant d'une exemplaire discipline. Il n'y eut pas suffisamment pour chacun, ce dont les organisateurs, qui n'attendaient que quatre-vingt personnes, tout confus s'excusent. Mais le plaisir des conversations plus personnelles confirma la grande convivialité de cette manifestation. Alors à l'année prochaine, pour d'autres éditions ou d'autres formules !



Anouveau un grand merci aux services techniques pour la logistique, à la police municipale pour la sécurité, à toute l'équipe de l'action culturelle pour la coordination, à l'association **Conte-Leu**, au directeur de l'école de musique et à ses musiciens pour la

programmation élaborée dans un délai très court ainsi qu'à nos actifs bibliothécaires et à tous les autres bénévoles sans lesquels cette soirée n'aurait pu se dérouler.

Pour revivre ces moments, vous avez à votre disposition à la bibliothèque le n° 15 du bulletin « Signets » spécial balade dans les sentes ainsi que le site de l'association **Les Amis de la bibliothèque** www.signets.org rubrique « Événements » où vous verrez peut-être en photo. Si vous souhaitez vous joindre aux membres de l'association et les aider à réaliser leurs futurs projets, renseignez-vous à la bibliothèque ou contactez-les sur leur site.

Nelly BERNARD

Directrice de la bibliothèque municipale

CONTE LEU

Nous sommes heureux de publier de nouveau l'article – réactualisé – que Marie-Claude LACOMBE, dans le Signets n°4 (janvier 2003), a consacré à CONTE-LEU

Il était une fois un groupe de Saint-Loupiennes, qui, après une période de bénévolat autour de « *L'heure du conte* » à la bibliothèque de Saint-Leu, décida de créer l'Association « *Conte-Leu* », fin 1991. Au nombre de neuf à l'origine, trois conteuses continuent à faire vivre le projet avec le succès et le talent que l'on connaît et dont elles nous ont donné une nouvelle preuve lors de la balade aux flambeaux. Toutes ont la passion de conter, de transmettre non seulement aux enfants, mais aussi aux adultes. Car le conte, « c'est aussi pour les adultes ». Nos conteuses ont participé à des stages auprès d'acteurs et de conteurs professionnels et ont suivi la formation professionnelle dispensée par l'association CODEVOTA et l'Age d'Or. Elles trouvent l'inspiration de leur mise en scène dans des mondes divers : théâtre, musique, danse, *coaching*

Patricia Tronc, Axelle Berthod, Marie-Pierre Renaud vont, individuellement, d'école en école et préparent aussi, toutes ensemble, des spectacles destinés à un public plus âgé, sans jamais faire de publicité car elles n'en ont pas le temps. Elles ont tout juste enregistré en public, en 2002, un C.D pour garder une trace de leur travail. Le bouche à oreille leur assure un public grandissant. Chacune d'elles a son répertoire, lit beaucoup, fouille la littérature et lorsqu'une histoire suscite l'émotion, le travail de la conteuse commence. Elle se doit de passer d'un registre écrit à un registre oral et de construire son texte pour faire avancer l'action afin de soutenir l'attention de l'auditeur. Elle s'approprie oralement l'histoire originelle en l'adaptant, la réécrivant si des détails mineurs viennent en alourdir la progression. Par-dessus tout, elle veut transmettre l'émotion. Après cette phase de préparation, la conteuse se soumet au regard de ses « compagnes » : la critique est constructive et le consensus s'établit face aux doutes de la mise en scène.

Les répétitions ont lieu au moins une fois par semaine à la Maison pour Tous. Il faut bien ce temps-là pour préparer les spectacles. (Le Festival du Conte de CIBLE 95, tous les ans, par exemple). Elles sont particulièrement satisfaites du travail accompli pendant deux ans, pour préparer leurs récitals sur Buzzati, Maupassant ou autres Contes de Gourmandise, spectacles pour tout petits et spectacles en musique...

Elles savent que leur travail est différent de celui d'un acteur. Un conteuse écrit son texte elle-même et peut donc le modifier à tout instant, face à une réaction du public ou en écho à sa propre émotion. Elle écrit un monologue et n'a pour partenaire que ce public dont l'écoute et le silence sont les répliques. D'ailleurs, elle ne veut pas raconter dans le noir car, alors c'en est fini de ce retour des réactions. Chacune a son style, son « oralité », son « écriture orale » : la personnalité de la conteuse s'exprime à travers le ton, les mimiques, les accents, la voix, le jeu de scène. Les « racines », la culture provinciale de chacune nourrissent également le terreau individuel. Mais c'est bien ce qui fait toute la richesse de leur prestation à trois.

Leur ambition : transmettre un patrimoine culturel qui reste, en 2007, toujours au goût des enfants et des adultes et le faire vivre au rythme des émotions. Leur projet : un nouveau spectacle pour adultes. Les trois inséparables compagnes voient en *Conte-Leu* un petit grain de folie dont elles ont besoin. Cette joyeuse complicité, admettent-elles, rend d'ailleurs difficilement envisageable l'introduction d'un nouvel élément dans le groupe. Qu'importe ! Elles suffisent à notre plaisir...

Voulez-vous une preuve du succès de CONTE-LEU ? Il suffit de connaître le calendrier de leurs spectacles ! Le 19 octobre dernier, Contes de Maupassant, à Paris, au restaurant "Au goût du jour", près du canal St Martin avec un flûtiste. Les 5 et 19 décembre 2007, Contes de Noël au Plessis-Bouchard et à Ecoen, en bibliothèques. Pour l'année 2008, préparation d'un spectacle pour adultes sur Alphonse Allais. En décembre, spectacle à la mairie de Saint Denis.

Pour tout contact, Axelle Berthod (01.30.40.16.14), Patricia Mena (01.34.18.07.18) ou Marie-Pierre Renaud (01.30.40.17.74).

NOTRE TRAVAIL DE MÉMOIRE : CONFERENCE SUR LA RESISTANCE

Un public d'une cinquantaine de personnes était présent au Foyer Clairefontaine le samedi 6 octobre 2007 pour assister à la conférence que



l'Association des Amis de la Bibliothèque Albert Cohen avait organisée sur le thème : « **Que savons-nous de la Résistance aujourd'hui ?** »

Cette conférence comportait trois parties :

Bruno LEROUX, Directeur historique de la Fondation de la Résistance, a, tout d'abord, présenté **Le Dictionnaire Historique de la Résistance** dont il a codirigé la publication dans la collection *Bouquins*, chez Robert Laffont.



S'appuyant sur le plan détaillé de l'ouvrage qui a vu la contribution de 114 auteurs, il a dressé un panorama complet de l'aventure humaine que fut le combat de ces hommes et de ces femmes qui souffrirent parfois jusqu'au sacrifice de leur vie pour que renaisse la liberté. Évoquant les différentes phases de l'évolution des écoles de recherche historique – depuis la création du Comité d'histoire de la 2^e guerre mondiale, au lendemain de la guerre, jusqu'à l'ouverture aux chercheurs des archives publiques dans les années 1970 - il a tenu à apporter un certain nombre de correctifs aux clichés qui parcourent encore l'opinion et qui ont souvent présidé aux controverses les plus douloureuses de ces soixante dernières années : c'est ainsi qu'il a notamment fait ressortir comment l'opinion s'était détachée du régime de Vichy et ce, bien avant le basculement des opérations militaires en faveur des alliés, mettant ainsi à bas le concept si longtemps affiché d'une France collaborationniste et d'une Résistance opportuniste. Parlant des hommes, des réseaux, de leur géographie et de leur sociologie, il a insisté sur les dates clés des grands événements (l'effondrement de juin 40, le STO) sur le rôle des obscurs et des sans grade (agents de liaison, opérateurs radio) qui apportèrent souvent beaucoup plus à la stratégie d'action que celui des états majors ou des personnalités.

En conclusion, et s'appuyant sur les recherches les plus récentes, que l'on retrouve au chapitre du dictionnaire intitulé « Anthropologie de la résistance », il a voulu saluer le sacrifice de ces vies qui, sans forcément avoir toujours été conduites à la mort, ont néanmoins été intensément consacrées à la création ou à la survie d'un mouvement, en «... une paradisiaque période d'enfer », comme l'écrivit Jacques Bingen dont une lettre a été lue au terme de l'exposé.

Laure BOUGON et Aurélie POL, de l'Association pour des Etudes sur la Résistance Intérieure (AERI) ont, en seconde partie, présenté le DVD Rom **La Résistance en Ile de France**.

Lancé en 2004, cet ouvrage, qui fait partie d'une collection devant couvrir à terme tout le territoire, est le fruit du travail d'un réseau de chercheurs locaux de 70 personnes pendant 5 ans. Il intègre des fonds d'archives

très variés dont certains peu fréquemment utilisés (Renseignements généraux de la police nationale, gendarmerie). Il présente l'avantage de répondre à la fois à des visées pédagogiques ou de recherche historique. Il comporte 1330 fiches et plus de 2000 documents d'archives sans oublier une chronologie de 6000 faits, des biographies, un glossaire et un film d'époque sur « la libération de Paris ».

**En dernière partie, les organisateurs
avaient convié Christian Decamps**



qui fut au centre du travail de recherches réalisé par l'Association des Amis de la Bibliothèque et qui déboucha sur la publication d'une



brochure intitulée **Des Forces d'occupation aux voix de la Résistance**, diffusée à l'occasion du 60^e anniversaire de la libération de la France. Il a rappelé l'objectif de préservation du patrimoine familial qu'il poursuit et éclairé l'auditoire sur le rôle de son père le *Commandant Robert Decamps* qui, depuis sa maison de la rue de Chauvry, anima, dès juin 1940, un réseau de passeurs reconstituant le groupe intervenu lors du précédent conflit mondial sous le nom de « Jacquet de Lille ». Son action éminente se poursuit durant toute l'occupation au sein entre autres des réseaux « Libre patrie » et « Arc-en-Ciel ». Créateur de la subdivision nord de Seine et Oise de l'Armée Secrète, il participa activement aux combats pour la Libération.

Le témoignage de M. Risso, « ancien » de « Libé-Nord » et de « Libre Patrie », que C. Decamps avait invité a particulièrement séduit le public par sa chaleur et sa spontanéité.

Christian Decamps a salué la présence de *Marie-José Fackler*, membre d'une autre famille de résistants Saint loupiciens, les *Delcour*, qui sauva de l'arrestation plusieurs réfractaires au STO, lors d'une « descente » de la milice à Bois Corbon en forêt de St Leu. Il a évoqué longuement le **Docteur Pascano**, fondateur de « Libre Patrie » dont le petit-



fils, empêché d'être présent, a rédigé une thèse d'histoire sur son grand-père et lu une lettre d'excuses de *Guy Trinquet*, 81 ans, qui habitait rue de St Prix à St Leu et fut l'un des premiers diffuseurs de la presse clandestine au sein des universités sans oublier *Mme Mazingue* de Franconville qui hébergea de nombreuses personnes recherchées.

Signets n°16 – Novembre 2007

L'Association des Amis de la Bibliothèque remercie tous les participants et rappelle qu'elle poursuit l'objectif d'une plus large transcription du patrimoine de notre ville sur cette période. A cet effet, elle fait appel aux personnes qui souhaiteraient être associées à ce travail de mémoire ou à celles qui disposeraient de documents ou de témoignages afin qu'ils puissent être recueillis.

Gérard TARDIF

Quelques références de sites internet :

- Fondation de la Résistance : <http://www.fondationresistance.com/pages/accueil/>
- AERI : <http://www.aeri-resistance.com/>
- Amis de la Bibliothèque Albert Cohen : <http://www.signets.org/accueil.html>

**LE DICTIONNAIRE HISTORIQUE
DE LA RESISTANCE**

*Sous la dir. de François Marcot, Robert Laffont,
avril 2006, 1187 p. (Coll. Bouquins)*

Les auteurs :

- François Marcot, professeur à l'université de Franche-Comté.
- Bruno Leroux, directeur historique de la Fondation de la Résistance.
- Christine Levisse-Touzé, directeur du Mémorial du maréchal Leclerc de Hauteclocque et de la libération de Paris-musée Jean-Moulin.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, des hommes et des femmes ont souffert leur vie et leur mort pour que soient rendus à la liberté française son feu et ses épines. Ce Dictionnaire historique de la Résistance est le premier ouvrage de cette ambition et de cette forme qui relate leur aventure. On y trouve à la fois le " chant général " d'une époque noyée de deuils et de sang, quand des François se récitaient en secret des vers d'Aragon et lisaient des articles de Camus dans *Combat*, et l'épopée de tous ceux qui, par leur courage et leur verbe, leurs souffrances aussi, ont racheté la défaite française de 1940 devant la force nazie. Voici donc présentés, en un seul volume, les acteurs, les territoires, les mouvements et les réseaux, les organisations civiles et militaires, les actions et les combats de la Résistance intérieure et de la France libre. La Résistance a participé à la fondation de la France contemporaine. C'est pourquoi ce Dictionnaire, avec plus de mille entrées, s'accompagne, c'est l'une de ses originalités, d'une réflexion inédite sur ces temps troublés et sur l'écriture d'une histoire souvent complexe. Au-delà de la dette d'un pays à l'égard d'une élite qui s'est bien souvent sacrifiée, cet ouvrage est un témoignage de premier ordre sur la légitimité de certains refus et la liberté de penser et d'agir. Daniel Rondeau

DU COTE DES FEMMES

AUNG SAN SUU KYI « LA DAME DE RANGOON »



Le 22 septembre, un millier de bonzes suivi par une multitude de Birmans s'arrête devant la demeure où est assignée à résidence Aung San Suu kyi. Accompagnée de deux femmes, Aung San Suu kyi s'avance, salue les manifestants, se joint à leur prière : « *Faisons en sorte d'être libérés de tout danger, de toute douleur, de la pauvreté, et que la paix soit dans nos cœurs et dans nos esprits* ». Puis, tous s'éloignent en scandant : « Longue vie à Aung San Suu kyi, qu'elle soit libérée bientôt ». Certes, les médias ont rendu compte des manifestations et se sont émues de la répression exercée (arrestations, tirs meurtriers, tortures.) En revanche, peu de renseignements sur la personnalité et la lutte de « la dame de Rangoon ».

Aung San Suu Kyi est née le 19 juin 1945 à Rangoon. Elle est la fille du général Aung San leader de l'indépendance obtenue en 1947. Il est assassiné la même année par des rivaux. Jusqu'en 1960, elle vit en Birmanie ; puis, sa mère est nommée ambassadrice à Delhi en Inde. Elle la rejoint pour y terminer ses études secondaires. De 1964 à 1967, elle étudie la philosophie, l'économie et les sciences politiques à Oxford (Grande-Bretagne). C'est là qu'elle rencontre Michaël Aris, spécialiste des civilisations tibétaines. De cette union naîtront deux fils : Alexander et Kim. Michaël Aris a compris dès avant son mariage que la future « dame de Rangoon » est toute dévouée à son peuple : « *Je ne te demande qu'une chose, si jamais mon peuple a besoin de moi, c'est de m'aider à remplir mon devoir envers lui* ».

En 1988, elle retourne en Birmanie soigner sa mère. La même année, la junte militaire au pouvoir depuis 1962 est divisée par des luttes intestines. Les manifestations en faveur du rétablissement de la démocratie sont cruellement réprimées ; trois mille personnes désarmées sont tuées à Rangoon même. Aung San Suu Kyi, prenant aux la nouvelle junte qui a promis des élections, crée avec des amis la Ligue nationale pour la démocratie, dont l'emblème est couleur safran « comme la robe des moines et des bougies sacrées ». A bord de bus, trains, bateaux, barques, elle

sillonne la Birmanie. Tout au long de son périple, elle multiplie les discours où elle dit en mots simples le droit à la démocratie, au bonheur et la nécessité de lutter contre la peur. N'écrira-t-elle pas dans un livre publié en 1991 par les Editions des femmes : « *...dans sa forme la plus insidieuse, la peur prend le masque du bon sens, voire de la sagesse, en condamnant comme insensées, imprudents, inefficaces ou inutiles les petits gestes quotidiens de courage qui aident à préserver respect de soi et dignité humaine. Un peuple assujéti à une loi de fer et conditionné par la crainte a bien du mal à se libérer des souillures débilatantes de la peur...* »

Son action, fondée sur la non-violence héritée de Gandhi et de Martin Luther King, conduit son parti à la victoire (392 des 485 sièges du parlement) en mai 1990 bien qu'elle ait été assignée à résidence depuis le 28 juillet 1989. Loin d'être découragée, elle multiplie discours et publications politiques. Son courage et sa volonté en font la figure emblématique de l'opposition à la dictature. L'attribution de divers prix – Prix Rafto pour les droits humains, Prix Sakharov pour la liberté de pensée et surtout le Prix Nobel de la paix en 1991 – lui confère une stature internationale et de nombreux soutiens. Ainsi depuis les récentes manifestations contre la junte, elle est devenue citoyenne d'honneur du Canada et son portrait figure sur la façade de l'hôtel de ville de Clichy.



Avec l'argent du prix Nobel, elle a créé un fonds pour financer un système de santé et d'éducation populaire. Ni les pressions, ni les restrictions à sa liberté ni les tentatives d'assassinat ne l'ont réduite à merci. Au contraire, Aung San Suu Kyi y puise de nouvelles raisons de résister et de manifester sa solidarité avec ceux qui luttent. Jamais, elle n'a cédé au chantage exercé par la junte : possibilité de se rendre au chevet de son mari hospitalisé en Grande-Bretagne pour y soigner un cancer à condition de renoncer à toute action ; Michaël et Aung San Suu kyi ne se revirent pas. Et ce ne sont pas les avances récentes d « apaisement » qui l'amèneront à trahir celles et ceux qui sont morts, torturés, en fuite pour la défense de la démocratie et l'une de ses composantes essentielles : la liberté de pensée, d'expression et de circulation, y compris pour « la dame de Rangoon ».

Comment terminer si ce n'est en vous donnant à lire un haïku d'Aung San Suu Kyi

Nous pouvons être
Froids comme l'émeraude
Comme l'eau au creux des mains
Mais nous pourrions être
Comme des éclats de verre
Au creux des mains

WANGARI MAATHAI , PRIX NOBEL DE LA PAIX 2004



Les médias bruissent des échos du « Grenelle de l'environnement ». Peu d'entre eux ont mis en lumière la présence significative de Wangari Maathai, aux côtés de Al Gore. Pourtant, l'une et l'autre ont reçu le prix Nobel de la paix pour la défense de l'environnement ; de plus, tous deux sont des figures emblématiques de la situation socio-économique de notre monde : l'une est la représentante d'une Afrique en butte à la misère, l'autre vient d'un continent riche et trop souvent exploiteur des plus pauvres. La nature commune de leur combat est une note d'espoir.

Wangari Maathai est née le 1^{er} avril 1940. Ses parents sont de petits fermiers installés sur les pentes forestières du mont Kenya. L'omniprésence de la forêt va jouer un rôle important dans l'évolution intellectuelle de la jeune kenyane. Après avoir fréquenté des écoles catholiques où sa vivacité d'esprit est remarquée, elle part pour l'Allemagne et les Etats-Unis à la fin des années 50. Elle obtient un doctorat de biologie. En 1963 le Kenya devient indépendant. Elle est nommée à l'université de Nairobi et en 1976 Wangari Maathai est la première kenyane à porter le titre universitaire de « docteur ». Mais son divorce mal perçu dans un pays où il ne fait pas encore bon d'être diplômée et indépendante la réduit au chômage. A la même époque, elle prend conscience des ravages de la déforestation et se lance dans l'action militante.

En 1977, Wangari Maathai crée le mouvement « Ceinture verte ». Il a l'originalité de viser à accomplir deux objectifs : combattre la déforestation et défendre les droits des femmes. L'érosion des sols, l'avancée du désert, la pollution des eaux entraîne un désastre humain : manque de bois pour se chauffer et se nourrir, pauvreté, famine. Aussi, elle apprend à des femmes de plus en plus nombreuses à planter et soigner des arbres. Grâce à cette compétence, elles deviennent autonomes. A ce jour, trente millions d'arbres ont été plantés au Kenya et des milliers de femmes travaillent dans les pépinières. Ses méthodes ont été reprises dans d'autres pays africains comme l'Ethiopie, le Lesotho, le Malawi, l'Ouganda et la Tanzanie. Cette action lui a valu injures, coups, procès parce qu'une femme ne doit pas contester les décisions des responsables masculins. Plus grave : Wangari Maathai prend une part active à la vie politique : dénonciation de la corruption des dirigeants, défense des droits fondamentaux (liberté de pensée, d'expression, égalité hommes/femmes). En 1997, elle tente d'unir l'opposition à la présidence musclée de Daniel Arap Moi. C'est un échec car elle constate que le Kenya n'est pas prêt pour la démocratie ; en particulier, entretenir les conflits entre les ethnies est un fléau hérité du colonialisme qui permet aux gouvernants de conserver le pouvoir.

Désormais, elle agit au sein d'organisations environnementales et d'associations de femmes. Elle participe au Sommet de la Terre à Rio en 1992, joue un rôle important dans des commissions internationales consacrées au développement durable. Après le départ de Daniel Arap Moi, Wangari Maathai est élue députée écologiste en 2002 ; en janvier 2003 elle est nommée ministre adjoint à l'Environnement, aux Ressources naturelles et à la faune sauvage. En 2004, elle reçoit le Prix Nobel de la paix. Malgré la reconnaissance du bien-fondé de son action inlassable, dans une interview donnée au Courrier de l'U.N.E.S.C.O., elle souligne la nécessité pour l'Afrique de choisir « des gouvernants altruistes et visionnaires, soucieux du bien-être du peuple » et n'hésite pas à fustiger la responsabilité désastreuse des multinationales qui prônent un modèle économique, contribuant, selon elle, « au pillage des ressources naturelles ». Quant à l'aide étrangère, « elle relève surtout de l'assistance thérapeutique(...) et ne verse presque pas d'argent pour un développement humain durable ».

Ténacité, courage, défense de la démocratie, affirmation des droits fondamentaux de la personne, unissent ces deux femmes. De plus, elles n'ont jamais appelé à user de la violence pour que les individus soient maîtres de leur vie et ainsi libèrent « leur énergie créatrice ». Enfin, il n'est pas indifférent que, viscéralement attachées à leurs continents et pays respectifs, Aung San Suu Kyi et Wangari Maathai soient les figures emblématiques d'un humanisme universel.

Marie-Françoise VAÇULIK

ARTS GRAPHIQUES

Marie-Ange LE ROCHAIS

Dans le n° 11 de *Signets*, Marie-Ange Le Rochais nous a expliqué comment se crée un album avec des enfants. Dans le n°12, elle nous a confié que le travail d'Enid Blyton (*Le Club des 5*) avait été à l'origine de sa vocation d'illustratrice. Au printemps, elle a été l'invitée de la ville d'Ecouen. Elle a participé au Salon du Livre de Domont, fin octobre. Nous la retrouvons avec plaisir pour une nouvelle chronique et pour un témoignage émouvant sur sa vie et sa vocation d'auteure-illustratrice.

CHRONIQUE DE LITTÉRATURE JEUNESSE A L'USAGE DES GRANDS-PARENTS

Albums

Monsieur le lièvre voulez-vous m'aider ? de Charlotte Zolotow illustré par Maurice Sendak, Edition L'Ecole des loisirs. Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de maman. Sa petite fille est bien ennuyée, elle ne sait pas quoi lui offrir. Heureusement un lièvre très astucieux va l'aider en lui posant les bonnes questions. Cette histoire poétique aux illustrations délicates apprend subtilement aux enfants que le cadeau juste est toujours bien pensé. Il suffit de se mettre à la place de l'autre pour ne pas le décevoir et ce n'est pas si facile. Une jolie leçon d'empathie pour les grands et les petits à partir de 3 ans.



La dernière tétine d'Odillon le dragon, de Jill Murphy, Bayard éditions. Vraiment non, Odillon ne veut pas se séparer de ses tétines et il se fiche pas mal qu'on le prenne pour un bébé, ou que cette « horreur collée à sa bouche lui donne l'air idiot ». Seulement il faut bien grandir, et un jour sa maman décide de les jeter toutes. Mais Odillon est malin, très malin... Attention au pouvoir de cette histoire simple et tendre, je connais une petite

fillette de sept ans qui a jeté sa « titine, » toute seule, quelque temps après l'avoir lue ! A partir de 2 ans.

Romans

Quand j'étais soldate de Valérie Zenatti, Editions Medium de L'Ecole des loisirs. A 18 ans, Valérie porte l'uniforme, se réveille à l'aube épuisée de fatigue, elle doit apprendre sans relâche l'histoire et la géographie des pays voisins ennemis, les langages codés des pilotes adverses, se préparer à la guerre. En Israël qu'on soit garçon ou fille, on donne deux ans de sa vie à son pays. Alors on doute, on espère et on réfléchit ... Ce livre de 260 pages est un témoignage passionnant, grave mais sans lourdeur, il s'adresse aux plus grands à partir de 13 ans.

La minute écologique

L'arbre aux dinosaures, de Douglas Henderson, Editions Archimède de L'Ecole des loisirs. Cet album documentaire magnifiquement illustré au pastel, retrace la vie de la forêt et plus précisément celle d'un arbre au temps des reptiles volants, des poissons extraordinaires et des dinosaures ; il y a 225 millions d'années. Un arbre devenu un des nombreux fossiles de la Forêt pétrifiée, trace miraculée de notre passé. Une formidable manière, à tout âge, de voyager sur terre avant la venue de l'homme !

COMMENT DEVIENT-ON AUTEURE ILLUSTRATRICE ?

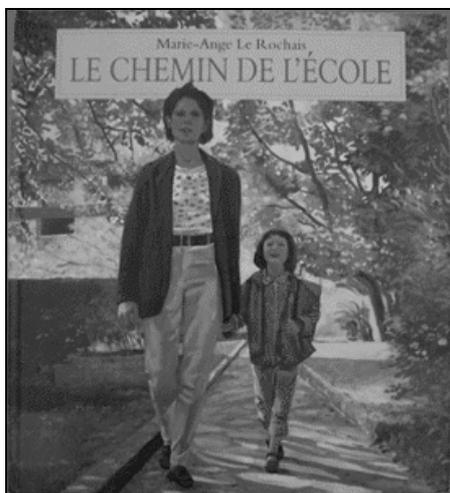
Je suis née à Paris le 20 décembre 1956. Mes parents se sont installés à Rouen où j'ai été élevée par deux femmes au tempérament opposé. Mon arrière-grand-mère, l'abuela, (l'aïeul en espagnol) née en Galice, qui ne parlait qu'espagnol et ma grand-mère, née à Barcelone, qui elle, s'exprimait dans un sabir assez incompréhensible. L'abuela était revêche, petite, toujours vêtue de noir ou de gris, jamais maquillée. Sa fille était grande, avenante et coquette, je l'adorais. J'ai peu de souvenirs de la vie avec ma mère. Elle était très jeune et je suppose qu'une petite fille la gênait ... Nous vivions entre femmes, les deux hommes de la famille étaient morts et mon père faisait la guerre d'Algérie.



Nous étions pauvres, les biens de notre famille avaient été réquisitionnés par le régime franquiste ; aussi toutes trois travaillaient, mais je n'étais jamais seule. Je me souviens d'une grande proximité avec les autres locataires, des éclats de rire, du flamenco, des

chants, mais aussi des colères et des pleurs, de la mélancolie... L'abuela écoutait tous les soirs à la même heure le résultat des courses énuméré d'une voix monocorde. Ce ton, la neutralité des mots inconnus, l'apaisait. Elle s'asseyait devant la fenêtre, et me prenait sur ses genoux, nous regardions silencieusement les passants. Cette langueur, je l'éprouve toujours quand je m'assieds à la terrasse d'un café, mais inutile de chercher le dialogue, les lieux publics ne sont pas faits pour cela. Mon attention est sans cesse happée comme au théâtre.

L'abuela n'aimait presque personne, elle était très dure et assez gueularde. Pourtant elle me laissait embrasser ses joues couvertes de duvet ...Je crois qu'elle me passait tout. Je me souviens du lit pliant qu'elle protégeait comme une relique mais sur lequel je me jetais comme sur un trampoline. Elle disait qu'il fallait que mon heure de folie passe et se contentait de me donner des coups de polochon en mimant la colère...



J'avais donc quatre ans quand mon père est revenu de la guerre, Nous avons quitté le « gourbi, » comme il disait. Ma mère s'est pliée à l'ordre même si elle a toujours refusé la messe du dimanche. Elle avait rencontré mon père dans une boîte de jazz où il jouait du trombone. Mauvaise pioche, en croyant épouser un artiste, elle épousait en fait un commercial maniaque du rangement. Ils ont fini par divorcer. Quand je feuillette les albums photos de ce temps, je mesure notre tristesse. Mais moi j'aime rire.

A l'adolescence, je me suis donc révoltée contre cette éducation bourgeoise étriquée et si peu aimante qui ne m'élevait pas. À l'école j'étais mauvaise élève, terriblement dyslexique et rêveuse. Dès quinze ans, j'ai fugué. Je voulais voir la mer. J'ai abandonné le collège en troisième, puis la maison et je suis rentrée aux Beaux Arts de Rouen. Je n'ai plus revu mon père et peu ma mère.

La vie nourrit la création. Je suis partie en auto-stop jusqu'en Indes, plus tard, j'ai appris à maçonner, faire de la soudure, planter, terrasser, tronçonner. J'ai même construit une cabane dans la montagne Cévenole, certifiée 100% baba cool. J'ai vécu là, avec le fiancé du moment, presque un an, en immersion avec la

nature. Au final, le manque de confort, ça va un moment.

Je suis montée à Paris, avec trente francs en poche. Un ami, décorateur de théâtre, m'a prise sous son aile et m'a hébergée. À cette époque, je travaillais parfois 18 heures par jour. La peinture s'était substituée à la vie, une passion obsessionnelle, dévorante. Dans les années 80 les portes des galeries s'ouvraient facilement et je n'imaginai pas qu'il puisse en être autrement. Très vite, les dessins pour la presse et la pub se sont enchaînés.

Je suis tombée amoureuse d'un directeur artiste dans la presse. Nous avons eu un fils, Charly. À sa naissance, je me suis mise à peindre. Mon deuxième mari est aussi directeur artistique de presse. Nous avons une fille, Louise. A sa naissance, je me suis mise à écrire. Quand elle a eu cinq ans, mon premier album jeunesse est sorti. Mes enfants sont les personnages récurrents de mes albums documentaires, ils grandissent au fil des récits. Avec eux, j'explore de grands sujets : l'eau, les déserts, la forêt, l'alimentation. Chaque livre me prend en moyenne deux années. La recherche de documents est longue et méticuleuse et m'apprend ce que l'école n'a pas réussi à m'apprendre. L'illustration est plus difficile et plus contraignante qu'une recherche personnelle, car les images doivent être obligatoirement en rapport avec le texte.

Mon projet actuel retrace les luttes de femmes emblématiques et essaie de répondre aux questions de Louise sur le sexisme qui nous entoure au quotidien. Je continue de peindre, et j'ai découvert les plaisirs du jardinage. Ma vie est plus sereine dans cette petite ville de Saint-Leu la forêt. J'ai le bonheur de vivre dans une maison, au bord de la forêt, avec ma famille et notre chien, un coton de Tuléar super stupide mais si calinou (d'après Louise).

Je suis engagée dans la protection de l'environnement et le droit des femmes. J'interviens dans les cités. L'école devrait s'ouvrir davantage sur l'extérieur et donner à voir autre chose à des enfants qui n'ont pas eu la chance d'aller plus loin que le bas de leur tour et le supermarché d'à côté. Mais j'aime aussi tout simplement répondre aux invitations de mes lecteurs et monter des projets avec les élèves. Il y a tant à faire et la vie est courte.

Marie-Ange LE ROCHAIS

Ce texte ainsi que les illustrations sont disponibles sur le site de Marie-Ange : <http://malerochais.free.fr/?categorie=perso>

VOUS AVEZ DIT « COUA » ? OU LE FRANÇAIS... A L'ENVERS !

Danièle Camus nous offre ici une nouvelle **leçon de cette humanité simple et essentielle, dont nous ne devrions pas nous écarter si souvent.**

Attention, le corbeau rôde dans les parages ! En effet, le nouveau langage aurait tendance à s'apparenter à celui du corbeau ; l'on entend notamment :

- « Vous avez dit quoi ? »
- « Vous avez fait quoi ? »
- « Alors vot'métier, c'est quoi ? »
- « Et vot'mari, i fait quoi ? »
- « En fait, votre ambition, c'est quoi ? »
- Coua, coua, coua, coua, coua,

Puis encore :

- « Votre éditeur, c'est qui ? »
- « Dites-moi, vos amis c'est qui ? »

Et finalement :

- « Vous habitez où ? »

Autant d'interrogations « nouvelle mode » glanées ici et là à la télévision, j'allais dire « la télé » mais comme je suis vieux jeu, je préfère dire le mot en entier. A croire que les présentateurs se sont définitivement brouillés avec l'emploi des pronoms relatifs « qui, que, quoi, dont, où » (pourtant rabâchés à l'école) à la forme directe et non inversée ! Si c'est cela le modernisme, bravo ! Cependant, il me semblait qu'une interrogation telle que : « qu'avez-vous dit ? » paraissait une tournure non seulement plus logique, plus élégante, mais encore plus conforme à l'enseignement reçu à l'école. Il est vrai que cela date de l'autre siècle, déjà !... A cette époque, on avait recours à une certaine facilité, par l'emploi de « qu'est-ce que vous avez dit ? » pourtant plus lourd et correspondant à un langage un tantinet primaire. Sans doute, l'expression « qu'avez-vous dit » passe-t-elle maintenant pour snob, quoique cela me paraisse plutôt du snobisme à rebours. Bon, STOP ! soyons modernes Pour rester dans la note, je dirais : « il y a quoi encore ? ». Il y a les liaisons, de plus en plus muettes. Par exemple : quand (h)j va ... (mis pour « il » bien sûr). Quand (h)on va Peut-être cela fait-il partie des « liaisons dangereuses » ?

Passons maintenant à l'euro... ou plutôt aux zeuros ! On entend, rarement « vingt euros », « cent euros » qui se transforment invariablement en : « vingt zeuros » et « cent zeuros », ce qui pourrait signifier : plus un radis en poche !!

Avez-vous remarqué comme les gens qui détestent faire les liaisons, adorent les mettre là où il ne

faut pas ! Je passerai (presque) sous silence l'histoire des 80 zeuros. Admettons que l'on fasse un énorme effort pour s'habituer aux vingt zeuros, que l'on ne vienne pas nous embêter, ma brave dame, avec le quatre vingts zeuros, cela risquerait de dépasser l'entendement ! En dressant bien les écoutes, on relèvera encore : les 100 (h) habitants de la commune Chose ... ; les 800 (h) ouvriers de l'usine Machin... Comme cela, on est sûr de ne pas se tromper ! Il y aurait encore les fameux « en fait » et « au niveau » tous les quatre mots...

En fait, au niveau du langage (!) il y aurait fort à faire, mais ce serait « chelou », « relou ». En fait, c'est « ouf », quoi !!!

Clémentine- Danièle CAMUS

NOUVELLES

A MOTS CONTÉS

Nouvelle inédite

Marie-Françoise VACULIK a rédigé cette **nouvelle sur la fameuse « angoisse de la page blanche » que connaît tout écrivain, voire tout « écrivain ». Mais la difficulté d'écrire n'est-elle pas aussi la difficulté de se trouver à certains moments des raisons de vivre ?**

Le succès modeste de mon premier récit m'avait grisé et jeté dans les affres du doute. J'entrevois une carrière honorable d'écrivain ; mais une question me hantait : saurais-je confirmer les appréciations plutôt encourageantes des critiques régionaux ? Avec confiance et peut-être naïveté, j'avais signé un contrat qui me liait pour cinq ans et me contraignait à « produire » un ouvrage annuel et formaté. J'espérais ainsi acquérir une notoriété qui me permettrait d'exercer à mi-temps mon métier d'expert-comptable. Mes ressources financières assuraient à ma famille un train de vie très confortable : fréquentation d'un lycée privé réputé, leçons de musique et d'équitation, voyages culturels, séjours sur des îles exotiques à la végétation luxuriante et flamboyante

Depuis la publication de mon livre, la monotonie, la vacuité de mon existence chaviraient mon cœur jusqu'à la nausée. La sarabande infernale des bilans comptables résonnait furieusement dans mon crâne, les chiffres virevoltaient devant mes yeux ; mon esprit- me semblait-il- tournait comme une toupie à musique sans jamais s'arrêter.

Interviews ? Entretiens sur les radios locales ? Chaque jour, je m'enlisais dans un désert où s'asséchaient l'énergie et la persévérance nécessaires à l'écriture. J'étais incapable de respecter les termes de mon

contrat. Flâner dans les librairies, saisir un des livres disposés sur des tables, humer l'odeur de l'encre, palper leurs pages à la texture lisse, m'émerveiller de l'originalité de leurs illustrations tracées d'une plume colorée, embuaient de larmes mes yeux. Je m'enfuyais, arpentais les rue au hasard de mes pas, m'accouidais au parapet du Pont-au-Change, contemplais les eaux grises de la Seine. Avec lassitude et par habitude, je reprenais le chemin routinier de la vie.

Un matin, le miroir me renvoya un visage devenu étranger ou plutôt un masque à l'expression figée, au regard absent. Je sursautai. Je décidai de confier mon étude à l'un de mes associés. Je m'éloignai de la capitale ; de ses bruits et de sa promiscuité. Je fuyai les pressions de mon éditeur. Sans explication, j'abandonnai mon domicile sans rien emporter.

Je gagnai la gare du Nord dont l'architecture lumineuse me plaisait. Je choisis une petite ville dont le nom avait défilé sur un panneau dressé en début de quai. Là, je louai une chambre simple, pareille à la cellule d'un moine.

A l'aube, je m'installais devant la table de bois clair face à la fenêtre. J'y avais déposé avec méticulosité cahiers d'écolier, crayons, gomme. Je laissais mon regard errer sur les toits qu'un crachin faisait luire. D'autres fois, j'essayais de deviner la silhouette des maisons de brique rouge dissimulées par un rideau de brouillard.



Puis, je m'astreignais à tenir mes propres engagements : un premier jet d'une page au moins et relecture avec corrections. Auparavant, j'avais élaboré l'esquisse d'une trame dont l'ordre pouvait subir des aménagements, voire des transformations notables : évolution d'un personnage, introduction d'une péripétie inattendue, modification de mon humeur. Souvent je noircissais page sur page, je couvrais les marges de repentirs, à force de raturer, je déchirais les feuilles. Les boulettes de papier s'accumulaient sur le plancher. J'étais la proie de pensées parasites. Les murs blancs de la pièce, loin de me projeter dans un univers vierge de tout passé comme je l'avais supposé, me renvoyaient soit à mes obsessions soit soulignaient le vide de mon âme. Submergé par l'angoisse d'un échec définitif, je me jetais sur le lit. Je repliais mes bras, y reposais ma tête comme dans un nid. Je me lovais comme dans le ventre d'une femme en attente de maternité. Qu'avais-je donc espéré ?

De temps en temps, le soleil dissipait les nuages, jouait au jeu de l'ombre et de la lumière sur les objets placés sur la table. Je les saisisais et il me semblait les sentir revivre, prêts à m'assister dans ma tâche. J'ouvrais les battants vitrés, une tiède chaleur m'enveloppait. Je me sentais à ma place sur la Terre, le goût de créer palpait dans mes entrailles.

Mais cette exaltation s'évanouissait trop rapidement. J'étais cerné par des ateliers poussiéreux, par des usines dont les cheminées crachaient des vapeurs acides. Ma tête en était vrillée de migraines, mes yeux étaient irrités, mon corps en était imprégné tant elles s'insinuaient partout. Poussé par le désir de renouer avec des paysages éclatants de couleurs, odorants de frais parfums, je me précipitais jusqu'au lavabo et me frictionnais d'un savon à la lavande. Pourquoi étais-je venu m'enfermer dans cette chambre ?

Sortir, entrer dans une brasserie, manger un plat de moules et frites, savourer à petites gorgées une pinte de bière blanche, écouter par bribes les conversations, plaisanter avec des buveurs un peu éméchés déclencheraient peut-être un nouveau processus d'écriture ? Certes, mais n'allais-je pas rejoindre cette cohorte d'écrivains qui, sous prétexte de ne pas travestir la réalité, brossent, avec un dédain de dandy germanopratin un portrait méprisant des « gens de peu » ? Par ailleurs, je ne me sentais pas attiré par l'impudique autofiction.

Un soir, je griffonnais des dessins enfantins sur une des feuilles où s'alignaient des mots inertes. Petit à petit, de mes coups de crayon surgissait une épaisse forêt ; je fermai les yeux et j'entendis une voix qui murmurait une légende russe. J'étais enfoui sous un édreton, un feu de bois crépitait et éclairait le visage et les mains d'une vieille dame. C'était ma grand-mère. qui me racontait l'histoire du valeureux Danko.

Des paysans, chassés de leur village, désespéraient de découvrir un lieu où bâtir des chaumières, cultiver un lopin de terre. Harassés par la faim, la soif, les kilomètres parcourus à travers les taillis denses qui obstruaient les sentiers, ils allaient renoncer à leur projet et accepter de mourir. Alors, le jeune Danko prit la tête de la cohorte, s'ouvrit la poitrine, en sortit son cœur et le brandit telle une oriflamme écarlate. Guidés par cette lueur de feu, tous finirent par atteindre leur terre promise. Danko s'écroula et mourut.

La voix de Babouchka s'assourdit, s'éteignit ; sa silhouette s'évapora tel un fantôme. Le message était limpide.

J'avais trouvé, moi aussi, ma route. J'écrirais dorénavant des contes exaltant l'héroïsme et le sacrifice altruiste des hommes généreux. J'étais sûr de voir les yeux des enfants scintiller d'étoiles.

Marie-Françoise VAÇULIK

LA SENTE

La balade dans les sentes de St Leu (cf p. Lxx) nous fournit un excellent prétexte pour publier cette nouvelle de Chantal GOSSET

Mode d'emploi : Le (court) récit principal peut se lire seul. Il est accompagné d'un groupe de textes intitulés *Italiques* qu'on peut lire, au choix, soit comme ils se présentent, intercalés dans le récit, soit tous ensemble après le récit, soit même avant, comme un avant-propos, ou bien encore pas du tout... Ils sont en effet une sorte de « voix off » qui accompagne le texte principal.

C'était le soir d'une tiède journée d'automne. Quelques feuilles mortes aux teintes vives s'incrustaient déjà dans la boue du chemin. Le parfum douceâtre et nostalgique de la terre mouillée se mêlait à une odeur insidieuse de crotte de chien.

Il retira lentement de l'orifice sexuel de son partenaire le pédoncule blanc et souple qui les unissait depuis le début de l'après-midi. Un frémissement parcourut les deux corps visqueux. Après un dernier effleurement des cornes, ils s'éloignèrent en silence, l'un glissant longuement sur le chemin tandis que l'autre dessinait sur le mur qui longeait le sentier sa trace brillante et oblique. Une aspérité dans la paroi de brique nue l'arrêta. Renonçant à l'escalader ou à la contourner, il se retira dans sa coquille et s'endormit.

1 - L'ESCARGOT est hermaphrodite. *Hermaphrodite est l'escargot. Quand deux escargots se rencontrent et qu'ils sont d'espèces compatibles, ils avancent l'un vers l'autre, leurs cornes se palpent, se rétractent, s'effleurent de nouveau. Les deux corps souples s'accolent et s'enroulent, se tendent vers le ciel avec des ondulations lentes et amples. Lequel des deux pénètre l'autre et le féconde ? Est-ce le fait d'un accord ou d'une disposition plus forte à ce moment chez l'un que chez l'autre ? Le problème (pour moi) n'est pas résolu. L'escargot, s'il se sent menacé, rentre dans sa coquille. Las ! Sa coquille est bien mince, et nombreux ceux qui, en un instant peuvent la réduire en miettes. L'escargot naïf en ressort d'ailleurs assez vite, pourvu qu'il soit placé dans un environnement favorable. L'escargot est le jumeau de plusieurs humains que je connais.*

Une vibration sourde et répétée ébranla le chemin. Un jeune homme en tenue de sport bleue se présenta. Son souffle puissant rythmait sa foulée régulière.

2 - ROLAND est rentré d'Afrique depuis quatre jours, après deux mois de travail dans une équipe de médecins – amputer, poser des prothèses, rééduquer toujours et sans fin les victimes de guerres actuelles ou même terminées, rencontrer ces regards d'êtres humains estropiés pour la vie, souvent souriants

et en même temps si résignés dans le malheur... Il n'a pas annoncé son retour. Il souhaitait d'abord se retrouver seul et se remettre par ses propres moyens de cette épreuve qu'il a voulue par compassion, par désir de faire partie de ceux qui agissent, avec l'espoir de comprendre peut-être quelque chose. Bientôt, il renouera peu à peu ses relations, d'abord les plus simples et cordiales. Il reprendra son travail à la clinique. Puis il reverra son père, dans la maison de retraite où il s'entête à croupir ; et bientôt aussi Muriel dont la pensée ne l'a pas quitté pendant ces deux mois.

Il passa. Un craquement tenu se produisit au ras du sol, mais le jeune homme ne remarqua pas, lorsque son pied se souleva, le corps écrabouillé d'un escargot dont ce n'était pas le jour de chance. Un merle se posa sur le haut du mur ; il se balançait d'avant en arrière puis s'immobilisa. Le ciel devenait rouge au-dessus des silhouettes sombres des arbres. Seul un bref coup de klaxon rappelait parfois la ville alentour. Deux enfants, un garçon et une fillette plus jeune, pressaient le pas l'un derrière l'autre.

- Pourquoi on passe par là ? demandait la fillette, tu sais bien que Maman ne veut pas.
- Mais, ça va plus vite, et puis t'as pas peur, non ? Attention où tu marches !

3 - DE NOMBREUSES SENTES permettent de parcourir la petite ville en tous sens en évitant les rues. Certaines, bordées de haies, longent des propriétés bourgeoises du début de l'autre siècle ou de grands terrains en friche peuplés d'arbres somptueux. Parfois une baraque verdie par le temps finit de s'effondrer cachée dans ce morceau de forêt. D'autres, coincées entre de hauts murs, évoquent plutôt le coupe-gorge médiéval et on ne s'y aventure que pour gagner quelques minutes. Un an auparavant, un drame s'est produit dans la jolie « Sente aux choux » ; une fillette étranglée par un homme qui s'est ensuite précipité chez le commerçant le plus proche en hurlant : « Ce n'est pas moi ! Elle n'est pas morte ! Appelez les pompiers ! » LAURA qui trotte sur le sentier n'avait alors que six ans. Elle n'en parle jamais, mais elle est devenue d'une timidité excessive et parfois elle se lève la nuit pour se réfugier dans la chambre de ses parents, secouée de sanglots.

MICHEL, son frère, a dessiné une seule fois, peu après l'évènement, une scène terrible dans laquelle un ogre hilare s'apprêtait à dévorer un enfant désarticulé. Il a passé deux soirées à préciser les détails et à colorier. Puis il n'a plus semblé y penser. Il bégaie légèrement quand il est fatigué.

- Maman, elle dit qu'il y a des méchants dans les sentes...
- Tu vois bien qu'y en a pas ! Pis c'est juste parce qu'on est en retard, on a trop joué chez Martin.

Maintenant, la nuit était noire, trouée seulement par le halo d'un réverbère là où le chemin bifurquait brusquement. Un homme de haute taille, coiffé d'un bonnet de laine, avançait dans la lumière jaune. Le pas traînant, la tête penchée en avant, il quitta la zone éclairée et s'arrêta. Quelques instants plus tard, à l'autre extrémité, un chien bâtard court sur pattes, le museau

ébouffé, se mit à courir vers lui en poussant des jappements rauques. L'homme sortit de sa poche une lampe qu'il dirigea vers l'endroit d'où venait le chien.

- Tu es déjà là, constata une voix aiguë un peu enrouée. Un petit vieillard apparut, allumant à son tour une lampe de poche.

4 - Petit, toujours coiffé d'un vieux chapeau qui protège son crâne chauve, un manteau de laine mince tendu sur ses maigres épaules, AMEEDÉ se sait atteint d'une leucémie à évolution lente. Il ne souffre pas. Une transfusion sanguine de temps en temps et quelques médicaments suffisent pour le moment.

« Ca vous tue à petit feu, dit-il parfois, guère plus que la vie. »

Passionné de peinture chinoise, il a enseigné le dessin à des générations de lycéens. A ses élèves d'abord rétifs, il savait communiquer son émerveillement devant les paysages à l'encre des maîtres anciens, les Amateurs, comme ils se nommaient eux mêmes. La lente promenade méditative, de bas en haut d'une montagne escarpée parcourue de torrents, il savait la partager avec eux. Sa sincérité et son langage bougon à l'argot désuet les charmaient presque à leur insu. Dans les années trente, il militait au Parti communiste. C'est là qu'il avait rencontré Claire, la belle, dans l'enthousiasme des révoltes qui se préparaient. Ils avaient décidé de se marier et Louise était née. Claire était costumière pour le théâtre. Ce métier convenait à son tempérament créatif et fantasque. Ils avaient eu des années de bonheur, malgré la guerre et l'horreur pressentie qui se réalisait.

Amédée fut mobilisé puis très vite fait prisonnier. En 1942, leurs voisins de palier juifs furent emmenés par la police. Ils avaient eu le temps de confier à Claire un petit Yoshka de trois ans. Personne ne la dénonça, mais les parents furent tués en Allemagne. Amédée revint, lui. En retrouvant Claire, il crut que la vie serait plus forte, et belle de nouveau. Mikaël naquit. Mais Claire supporta mal de devoir interrompre son travail. Un an plus tard, elle intégra une jeune troupe qui devint rapidement célèbre grâce au génie de celle qui l'animait. Claire travailla plus que jamais. Elle aimait ses enfants passionnément mais ne parvenait plus à se consacrer à eux régulièrement. Son amour se manifestait par à-coups. Amédée assurait l'intendance à la maison, tout en peignant des paysages monochromes où le vide occupait de plus en plus de place. Claire partait souvent en voyage et finit par ne plus revenir. Maintenant, les trois enfants sont installés au bout du monde. Amédée vit seul en compagnie de son chien, de son humour, de ses livres de peinture.

- Dis-donc, ils nous ont pas laissé beaucoup de place ! remarqua-t-il après avoir parcouru avec le faisceau de sa lampe les deux murs, l'un de brique, l'autre de ciment écaillé, couverts d'inscriptions enchevêtrées, la plupart à la peinture noire.
- Regarde ce que j'ai dégotté, dit l'autre d'un ton enjoué. Il brandit vers son compagnon une bombe de peinture qu'il avait apportée dans un

sac plastique. « BLEU ACIER JET EXTRA LARG E » ; on va leur en mettre plein la vue !

5 - Son vieux copain ETIENNE aussi vit seul, depuis la mort de sa femme. Il a beaucoup parcouru le monde, autrefois, pour voir comment c'était. Et il trouve, quoi qu'on en dise aujourd'hui, que ce n'est jamais pareil. Bien sûr, au Mexique ou à Java, au bord des routes perdues, on trouve toujours des échoppes minuscules avec une enseigne voyante « Coca-cola ». Et après ? Cela signifie un village à trois ou quatre kilomètres, au bout d'une piste à peine carrossable. Et là, la vie, les jeux des enfants, les histoires que racontent les gens n'ont plus grand-chose à voir avec Coca-cola — mais il faut quitter la route. Etienne a fait bien des métiers, mais surtout cordonnier, à l'occasion maroquinier. Avec ça, on peut s'installer partout, pour un temps ou pour toujours. C'est pourtant à Paris qu'il a connu Odette, sa compagne, lors d'un séjour à l'hôpital. Elle aussi ne rêvait que trains, vieux bus, chaleur tropicale, couleurs de peaux et costumes différents. Elle était infirmière. Elle aussi pouvait se caser partout. Ils ont vécu en Égypte et sillonné tout l'Est de l'Afrique. Un lent voyage en bateau, qu'ils aimaient tous les deux, les a menés en Inde. A Pondichéry, ils sont restés huit ans. Etienne a appris l'art de la pêche au filet en barque. Entre deux grands départs, ils faisaient une halte dans la maison de banlieue parisienne où Odette avait grandi, le temps de vider leurs malles et d'acheter de nouvelles cartes. Ils avaient découvert qu'ils n'étaient pas les seuls à aimer se dépayser ainsi, et c'est parfois avec des amis rencontrés en route qu'ils entreprenaient l'aventure suivante.

Après deux ans au Brésil, ils se sont installés au Costa Rica, un îlot paisible parmi les violences de l'Amérique latine. Ils y ont même monté une petite scierie. Odette regrettait parfois de ne pas avoir d'enfants, mais elle trouvait toujours le moyen de s'entourer d'une marmaille rigolarde attirée par les bonbons, les histoires, la tendresse de Madame Odette. Maintenant, elle est morte, de mort quasi-naturelle. Vers la fin, pourtant, elle était un peu trop portée sur le gin et le vin rosé. Fatiguée.

- Va te promener, toi, dit le propriétaire du chien. Va faire tes besoins, tu as un quart d'heure. Moi, j'ai du rouge et du violet, ajouta-t-il. On va couvrir tous ces gribouillis infects. Avant, au moins, ils écrivaient des trucs lisibles !
- Ah ! Là, regarde, dit l'homme au bonnet, ils ont dessiné avec du gris argent. Ca a déjà plus de gueule.
- Ouais, dit l'autre en s'approchant de l'endroit éclairé. Son visage aigu couvert de rides apparut sous un vieux feutre brunâtre : un nez aplati et retroussé au bout, entre des pommettes saillantes, et des yeux presque sans cils. Je vais écrire par-dessus en rouge : « NO FUTURE », peut-être que ça date un peu, mais à nos âges... Et puis : « MORT AUX VACHES », ça rappellera le bon temps.

- Moi, je dessine quelque chose avec mon bleu sur l'autre mur... Ah ! Ça crache ! C'est vraiment super !
- Eh ! Magne ! Il faudrait pas qu'on se fasse piquer.
- Et la Mère Lepage qui va encore râler que les petits jeunes font des tags partout ; ça me fait vraiment marrer.
- Surtout qu'ils sont moches, leurs murs de trois mètres de haut !
- Bon, ça ira pour ce soir. Allez, vieux, à demain, si tu tiens le coup jusque là ; en allant boire un coup au SALOON, -- tu parles d'un nom pour un bistro ! – on passera voir à quoi ça ressemble.

6 - Au SALOON, Amédée Dufour et Etienne Aloï s'y rencontrent presque tous les jours, dans l'atmosphère enfumée du petit café, Ruelle au Plâtre. Au comptoir, s'aligne une brochette de retraités accompagnés ou non d'un chien paisible, de cultivateurs des environs, d'employés d'agence immobilière dont le costume net tranche sur la tenue hors d'âge des autres. C'est un des rares endroits où l'on peut encore entendre rouler de magnifiques « R » ancestraux. « Le café des craignos, comme nous, ricane Amédée, le plus âgé des deux.

- Ho ! Crabe ! T'as fini, mon chien ? Allez, tchao, toi ; te casse pas une patte en rentrant.

Un léger souffle de vent, une volée de petites feuilles jaunes, une averse brusque aux gouttes lourdes. La nuit des jardins s'étendait, mystérieuse. Très haut, un avion clignotait, sans bruit.

Chantal GOSSET-THOMAS

JEUNES AUTEURES

Nous sommes heureux de publier ici trois nouvelles rédigées par des jeunes filles alsaciennes ayant remporté les premiers prix d'un Concours organisé par la ville de Strasbourg. Merci à elles de nous avoir adressé leurs textes et de nous permettre ainsi d'admirer leur talent. Continuez à écrire, mesdemoiselles !

DESCENTE AU PARADIS

La paire de ciseaux s'entrouvrit légèrement, se rapprochant lentement du fil d'or qui brillait dans l'obscurité presque complète de la nuit. D'un

mouvement vif et impitoyable, les deux lames se rassemblèrent dans un cliquetis. Le seul lien qui rattachait Jules Valernes à la vie venait d'être sectionné.

Atropos avait pris le coup de main, au cours des quelques milliers de siècles qu'elle avait passés à inlassablement couper les fils de vie des mortels. De décennie en décennie, le geste était devenu plus précis, plus souple, et il arrivait même que l'aînée des Trois Parques parvienne à sectionner plus de dix fils en même temps, sans jamais avoir à s'y reprendre une deuxième fois. A ses côtés, sa sœur maniait le fuseau, tissant infatigablement les fils des destinées humaines. Clotho avait beau être la plus jeune des Parques, elle n'en était pas moins sérieuse et appliquée. Lachésis envoyait d'ailleurs énormément les responsabilités qu'on lui avait confiées. En effet, cette dernière, qui n'était chargée que de surveiller les grains de sables filer lentement dans le sablier de vie de chaque être humain, passait la plupart du temps allongée sur le rebord du « Puits aux Hommes », à se prendre de passion pour la vie des mortels sur Terre.

Située sur une plateforme à deux minutes de l'Olympe, la villa des Trois Parques, et plus particulièrement son jardin, offrait en effet une vue imprenable sur la Terre, et Lachésis avait personnellement demandé à Zeus s'il avait été possible d'installer d'immenses télescopes afin d'en apprendre plus sur ce monde qu'elle ne voyait auparavant qu'entre deux grains de sable. Ce dernier, ne pouvant résister aux charmes de la cadette des trois soeurs, sur lesquelles les siècles ne faisaient que glisser sans changer leur apparence, n'avait pas hésité une seule seconde à faire construire un immense cylindre qu'il avait planté au milieu de la plateforme. Il y avait ensuite ajouté un oculaire, de la taille exacte du cercle, qu'il avait soudé à ce dernier en un coup de foudre. Ainsi, depuis quelques milliers d'années, Lachésis s'accoudait au bord de ce qu'elle avait baptisé « Le Puits aux Hommes », et se penchait juste assez pour voir les Êtres Humains de près... ou, du moins, de pas trop loin. Il arrivait même à la jeune déesse d'approcher son visage si près de l'oculaire, que parfois sa joue touchait le verre froid, et la tirait de ce monde dans lequel elle s'était pour quelques minutes immergée.

Dire que Lachésis aimait les humains serait une erreur. En effet, si elle nourrissait un intérêt sans limites pour eux, elle n'en avait pas moins un regard extrêmement critique sur leur mode de vie, et surtout sur la façon dont ils traitaient leurs égaux. Si l'Olympe était peuplée de Dieux passifs, incapables, et plus inintéressants les uns que les autres, elle avait au moins le mérite d'être régie par un gouvernement très strict en termes de relations sociales et d'égalité.

Chaque jour s'accompagnait de la découverte d'un nouveau défaut dans le caractère des Hommes, et d'une nouvelle faille dans leur « Société ». Certains dominaient sur le pavé des trottoirs, pauvres et amaigris, alors que d'autres s'empiffraient de sandwiches et boissons caloriques en tout genre. Ils se jugeaient sur leur apparence, leur argent, et réglèrent leurs problèmes dans le sang. Le nombre de meurtriers augmentait d'heure en heure, et faute de pouvoir l'arrêter, les Hommes avaient banalisé le phénomène.

Ainsi, chaque fois que la cadette des trois Parques se sentait quelque peu déprimée, elle observait le

monde des Humains, pour se rappeler que le sien ne serait jamais aussi pervers et irrécupérable. L'idée de rencontrer un jour un seul de ces monstres lui donnait la chair de poule.

Une chose l'effrayait néanmoins plus que toutes les autres : le fait que les Hommes croyaient en l'amour, et qui plus est, au coup de foudre. Cet optimisme résumait à lui seul leur plus grande faiblesse : l'espoir. S'il arrivait par hasard qu'une personne réalise à quel point son monde était pervers, elle en considérerait toujours un hypothétique meilleur. Le fait que deux personnes puissent tomber éperdument amoureuses l'une de l'autre au premier regard, sans se connaître, sans s'être jamais vues, illustrait parfaitement cette certitude que les Hommes avaient toujours eue ; la conviction que le meilleur restait toujours à venir. Un optimiste répugnant qui ne donnait que plus de raisons à Lachésis d'aimer son Olympe et d'abhorrer tout ce qui se rapportait à la race Humaine.

Une légère tape sur l'épaule tira la déesse de ses pensées.

« On a un problème. » lui dit Clotho alors qu'elle faisait déjà demi-tour pour rejoindre sa sœur aînée, qui se trouvait momentanément en charge de la paire de ciseaux et du fuseau, sur la terrasse de leur villa.

« Qu'y a-t-il de si important ? » demanda Lachésis mollement. En guise de réponse, Atropos lui lança un sablier bleu qu'elle attrapa au vol.

« Oui... En effet ceci est un sablier de vie dont tout le sable s'est écoulé... Cela veut donc dire qu'il faut que tu coupes un fil... Tout ce branle-bas de combat pour cela ? Atropos, je comprends que tu sois fatiguée, mais quand même... Tu veux que je le fasse à ta place ?

- Mais après toi ! » répondit sa sœur en lui tendant le fil doré et la paire de ciseau.

Lachésis prit négligemment le fil entre deux doigts et le laissa pendre vers le bas, alors qu'elle avançait les lames du ciseau. D'un geste sec les lames se refermèrent. Une fois. Deux fois. Trois fois.

« Tes ciseaux sont usés, ils ne coupent plus c'est tout. Tu penses, ils doivent être aussi vieux que toi !

- J'avais pensé à cela et je suis déjà allée en demander une autre paire, figures-toi que tu l'as en main !

- Bon, soit, le fil ne veut pas se laisser couper. En même temps... Pourquoi s'embêter ? Cet homme vivra un peu plus longtemps, il n'a qu'à y gagner !

- Lachésis. Chaque fil que Clotho tisse fait partie d'un ensemble. Chaque vie est régie par un sablier qui annonce quand une personne doit mourir. Ceci est la destinée, et l'on ne peut jouer avec. Si cette personne ne meurt pas, les conséquences qu'il pourrait y avoir sont bien trop importantes pour que nous puissions prendre le risque de penser que cet homme, de par ses actes, ne chamboulera pas le Destin de l'Humanité. Zeus a déjà réuni tous les Dieux pour un conseil en urgence, auquel j'ai assisté. Une décision a été prise. Nous devons régler le problème nous-mêmes.

- Nous trois ? » demanda une Clotho incrédule.

« Oui. Ils nous ont demandé de remettre les choses en place le plus vite possible. Chaque minute que cet homme passe sur Terre est un risque supplémentaire pour le Destin d'être altéré. » répondit Atropos.

« Mais cela voudrait dire que...

- Oui. Une de nous doit descendre sur Terre pour le tuer. »

Ce dernier mot résonna sur les murs de la terrasse, se brisant sur les visages des trois déesses comme le mouvement d'une vague sur un rocher, qui ne laisse sur la paroi lisse de la pierre qu'un mince filet d'eau. Clotho essuya la larme qui roulait le long de sa joue.

« Je ne le ferai pas. Filer me donne l'impression de créer des vies, je serais incapable d'en enlever une seule. » dit-elle.

« Si je descends, personne ne s'occupera de les enlever, comme tu dis ! Vous ne savez pas utiliser une paire de ciseaux ! » argua l'aînée des trois Parques. Les deux sœurs se tournèrent vers la cadette.

« Ah non ! Il n'en est pas question ! Ces humains sont tous fous ! Si jamais je descends dans cette fosse, ce n'est pas un, mais un million de ces monstres que je tuerai !

- Au moins ce n'est pas la pitié qui t'empêchera d'accomplir ta mission... Tu n'as pas le choix Lachésis, tu es la seule à pouvoir le faire !

- Bon. Comment suis-je supposée l'exécuter sans avoir à supprimer des témoins – non que cela soit gênant – mais bon...

- Le Conseil a déjà pensé à cela, et seul l'Humain en question pourra te voir. Il te suffira d'utiliser cette... arme à feu qu'un ange s'est procuré.

- Ils appellent ça un « flingue ». Ils tuent beaucoup plus facilement avec cela car ils n'ont pas l'impression d'avoir de sang sur les mains. Tout à distance.

- Lachésis, tu ne dois pas apprécier ce moment. C'est la première et la dernière fois que tu descendras sur Terre, et tuer est un crime, même si nous le supervisons. Tu seras en danger à tout moment, car susceptible de mourir si l'Humain se défend.

- Oui, oui, c'est bon j'ai bien compris. »

La déesse prit l'arme des mains de sa sœur, et se dirigea vers la plateforme destinée à la conduire jusque sur Terre.

« Lachésis ! » l'interpella Atropos

« Oui ?

- Pendant que tu descendras, Clotho et moi essayerons de couper son fil de toutes les manières possibles, pour t'éviter d'avoir à tuer Erwan.

- Je t'ai déjà dit que tuer un de ces Humains ne peut être que bénéfique pour...

- Quoi ?

- Nous n'avions jamais dit son prénom avant.

- En effet, tu veux en savoir plus sur lui ?

- Pas le moins du monde, allons-y. »

Lachésis quitta la terrasse et monta sur la plateforme pilotée par deux anges. Il ne restait plus que dix minutes de vol avant d'atterrir directement sur le toit de l'immeuble dans lequel l'Humain travaillait. La déesse n'avait jamais pensé qu'il pouvait avoir un prénom. Elle ne s'était même pas imaginé à quoi il pouvait ressembler. Il était un Homme, cela lui suffisait.

« Passe-moi la hache.

- La hache ???

- Oui, il faut tout essayer ! »

Atropos souleva l'objet de toutes ses forces et l'abattit violemment sur le fil doré.

« Intact... » murmura Clotho.

« Nous nous approchons de Sydney, Lachésis. » Une ville parmi tant d'autres. Un homme parmi tant d'autres. Un fil parmi tant d'autres. Pour la première fois Lachésis se posa la question qui paraissait pourtant la plus évidente de toutes.

« Mais pourquoi lui ??? » s'écria Clotho alors que sa sœur s'évertuait à tirer de part et d'autre du fil dans l'espoir qu'il se rompe.

« Je ne sais pas, Clotho, je ne sais pas ! Tout ce que je peux t'assurer, c'est que ce fil *doit* être sectionné. Cet homme *doit* mourir !

- Peut-être que cela n'a rien à voir avec le hasard... Peut-être qu'Erwan doit accomplir quelque chose avant d'être enlevé à son monde. Quelque chose qui n'a pas encore eu lieu !

- Et que veux-tu que ce jeune homme fasse tout seul ? Résoudre tous les problèmes sur Terre ?

- Je n'ai pas dit que cela devait forcément se situer à l'échelle mondiale ! Peut-être qu'il doit aider quelqu'un ! Peut-être qu'il doit *sauver* quelqu'un ! »

La plateforme se posa sur le toit du building.

« Désolé Lachésis, mais vous devrez faire le reste du chemin à pied. Il vous suffit de descendre ces escaliers, l'Humain travaille au rez-de-chaussée. Ne vous inquiétez pas, personne ne peut vous voir excepté lui.

- Oui, oui... Je sais...

- Je vous souhaite bonne...

- Je peux vous demander quelque chose ?

- Oui, allez-y !

- Qu'est-ce qu'il... Enfin je veux dire... Quelle place occupe-t-il dans la société des Hommes ?

- D'après le Conseil, il sert les cappuccinos dans un café-bar.

- Des... quoi ? »

« Qui veux-tu qu'il sauve, – passe moi le sécateur –, l'homme sert des cafés !!

- Je ne sais pas, je dis simplement que rien n'arrive par hasard ! Nous en sommes le principal exemple ! » répondit la déesse tandis qu'elle attrapait la paire de ciseaux posée à côté du sablier de vie d'Erwan. Elle s'immobilisa.

« Atropos... J'ai trouvé. »

Lachésis descendit d'un pas lent les escaliers en dévisageant chaque personne qu'elle croisait. Elle poussa la porte de la cage d'escalier qui portait l'écriteau « Rez-de-chaussée » et pénétra dans le café. La salle était grande et éclairée par un soleil d'été qui s'introduisait par les larges fenêtres donnant sur Garden Street. Le café-bar était bondé et les tables presque toutes occupées par des clients qui discutaient et riaient ensemble. La déesse fut frappée par l'absence d'armes dans leurs mains, et par les sourires et les mines enjouées qu'ils arboraient. Elle se tourna alors vers le comptoir du bar, et elle le vit.

« Attends, ce n'est pas possible, ce n'est pas cette chose ridicule qui nous a causé tant de problèmes ! » s'écria Atropos.

« Et pourtant si ! » répondit Clotho en agitant le sablier de vie. « Tu vois, là, le grain de sable est resté coincé dans le sablier ! C'est pour cela que nous n'arrivons pas à couper le fil ! Il suffit de taper légèrement sur le côté du sablier pour que le grain tombe ! Regarde ! » dit la déesse tout en s'exécutant.

« Bien, va vite prévenir Lachésis que ce n'est plus la peine qu'elle tue le mortel ! » déclara Atropos tout en empoignant sa paire de ciseaux.

Son regard avait croisé le sien et tout deux avaient été arrêtés dans leur mouvement. Lachésis restait immobile, hypnotisée par les yeux bleu clair d'Erwan qui la fixaient toujours. Bien que la définition du temps n'eût jamais eu aucun sens pour elle, il semblait pourtant qu'il s'était arrêté. Alors que l'homme l'observait, elle sentit inconsciemment ses lèvres esquisser un sourire.

Clotho courut aussi vite qu'elle put en direction du puits aux Hommes. Elle se pencha, essoufflée, et s'écria : « Lachésis ! C'est bon, remonte, on a résolu le problème ! »

La déesse s'approcha du jeune homme. Plus rien n'existait. Plus rien excepté son regard, son visage, cet inconnu qui lui souriait et qu'elle aimait. La paire de ciseaux s'entrouvrit légèrement, se rapprochant lentement du fil d'or qui brillait plus intensément que jamais. D'un mouvement vif et impitoyable, les deux lames se rassemblèrent dans un cliquetis. Le seul lien qui rattachait Erwan à la vie venait d'être sectionné.

Marie TURCAN

En classe de 1^{ère} S

PAR LA MAIN

"Pan !"

La détonation claque dans l'air tiède de l'après-midi. Et puis le silence. A peine un grognement étouffé, un murmure, le corps qui s'effondre lentement, et le choc, comme un coup de poing dans la poitrine, le froid, et enfin le cri. Le cri qui déchire le silence, comme une réponse, l'horreur. La fin.

La maison fait triste mine. Vide. Froide. Le portillon grince, les feuilles mortes craquent sous mes pas. Il y a douze ans, j'aurais pensé qu'elles chantaient. Rien n'a changé, tout est plus sombre, plus sale, à l'abandon. J'hésite. Mon bras s'est fait plus lourd lorsque j'ai franchi les grilles, caressant du regard les buissons qui longent l'allée. Je repars.

J'avais mis trois mois à venir. J'en mets deux à revenir. Je fais le tour de la maison. Depuis combien de temps est-ce vide ? La maison appartenait depuis trente ans à Papi et Mamie, ils ne l'avaient pas quitté au lendemain de... Et je crois que c'est ici que Papi a fait son infarctus. Après, la maison a dû impressionner Mamie. Alors, ça doit faire au moins six ans que personne n'a mis les pieds ici, sur les dalles de pierre ou dans l'herbe encore verte, six ans que personne n'a promené une pierre sur les barreaux des fenêtres ou glissé ses doigts

dans la vigne vierge, six ans que personne n'a laissé son regard se perdre dans l'étendue verte, prés et forêts, qui borde le verger. J'enlève mes ballerines. L'herbe est humide, glacée sous mes pieds.

J'ai dix ans. J'ai dix ans et je traverse le verger en courant, pieds nus dans l'herbe. Accroché à mon bras, l'ombre de Matthieu me dépasse. Je cours plus vite. Il trébuche. Il ne faut pas qu'il tombe. Jamais. Alors je m'arrête et on se laisse rouler par terre, au milieu des pommes pourries et des guêpes qui tournent autour. Le soleil brûle, mais on adore ça. Mamie le sait et pourtant elle cherche toujours à nous mettre de la crème pour éviter les rougeurs. Dans la cuisine, il fait chaud, on fait des beignets. Après, on ira au bois. Dans le placard, il y a une boîte d'abricots. Je prends le poignet de Matthieu et je guide sa main au milieu des conserves, jusqu'à ce qu'il attrape la bonne. Assis sur les pierres, on a les fesses comme des œufs au plat, le sirop qui coule le long du bras, la main plongée dans la boîte ou dans la bouche. Les dernières gouttes tombent sur la langue tendue de Matthieu, allongé sur le sol, les yeux fermés, une main sur ma main. On s'enfuit. On court jusqu'au bois.

Les arbres n'ont pas bougé non plus. Le premier atteint est toujours le petit chêne, qui s'appuie sur les bouleaux voisins, plié par l'orage. Il n'y a que l'odeur qui change. On dirait que l'air s'arrête là où je me tiens –difficilement- en équilibre, à l'orée de cette vieille maison qui nous appartenait, le fief d'un couple royal, qu'on aurait oubliée d'aérer, depuis toutes ces années... J'entre. J'entre parmi les arbres, parmi les feuilles, je me laisse guider par un besoin intérieur, je ne pense plus sinon j'ai peur et je recule. Sous mes pieds, les feuilles et les brindilles craquent, les branches se rebellent et me blessent mais je ne sens rien. Il n'y a pas d'oiseaux, en tout cas je ne les entends pas. Il n'y a que moi. Moi et mon passé, mes souvenirs, le drame, lui. Je ne marche pas très droit, c'est comme si j'étais ivre. Je m'appuie contre un arbre et je le vois. A portée de bras, tendu entre les troncs, le fil. Je le fixe, immobile, silencieuse, presque absente. Rien ne vient, rien ne bouge, rien ne monte, il n'y a qu'un fil, un fil qui représente tout, et moi, face à ce fil, moi qui ne fais rien, qui ne bouge pas, plus qu'une ombre dans le passé. Alors, malgré moi, mon bras se tend. Pour la première fois depuis douze ans, *le bras mort* se tend. Il se lève doucement et douloureusement, et hésite. Hésite à toucher le fil, hésite à déranger le souvenir, hésite à revivre. Rien qu'un frôlement.

La main de Matthieu est déjà sur le fil. Je me plie en deux, j'ai trop couru, je n'arrive plus à respirer. Lui reste debout, haletant comme un chiot, la bouche ouverte. Nos mains sont moites, elles glissent, elles se détachent. Matthieu se raidit, je le sens même sans le regarder. Je frotte ma paume contre mon short, je reprends sa main. On avance.

Il laisse glisser son bras le long du fil. Sur son poignet, ça fait comme des cicatrices à force de passer dessus. Ça disparaîtrait sûrement si on ne revenait pas chaque jour des vacances. C'est seulement quand on rentre à la maison que sa peau redevient normale, mais il reste quand même des marques, toutes fines, blanches.

Au milieu du chemin, il y a une grande flaque d'eau. J'essaie de faire le tour sans lâcher Matthieu, qui hésite quand il sent ses orteils s'enfoncer dans la terre mouillée. Je suis arrivée de l'autre côté alors je me mets devant lui et je le tire vers moi de toutes mes forces ; parfois, il ressemble à une mule, comme celle de Papi mais qui est morte maintenant. Il essaye de résister et ses pieds glissent dans la boue. J'ai envie de rire mais je me retiens ; je tire plus fort.

Mes doigts me brûlent à force de glisser sur ce fil. Cela semble tellement loin, le rire, la mule. Certaines choses s'accrochent moins que d'autres. Le fil lui, s'accroche. Ce vieux bout de plastique, on aurait sans doute dû l'enlever. Tant pis, j'ai commencé à le suivre, à suivre le fil de mes pensées, des souvenirs qui remontent, le fil de ma vie, celle de Matthieu, celle qui est morte, disparue, enfuie comme un oiseau quand retentit un coup de fusil.

Je me penche et passe de l'autre côté du fil. L'entreprise est plus compliquée que lorsque j'avais dix ans, lorsqu'on se glissait sous ce fil pour s'allonger juste là, dans la pente ouverte au soleil.

Matthieu s'est couché sur le ventre pour laisser sécher l'arrière de son short couvert de boue au soleil. Il tourne la tête vers moi. Je regarde ses yeux fermés, les grains de pollen dans ses cheveux, ses tâches de rousseur que personne d'autre que moi ne sait voir.

La nuit, couchés dans le grand lit de la mezzanine, je regarde par la petite fenêtre au-dessus de moi le ciel bleu comme le fond de la mer quand on est allés en Bretagne. Je regarde les étoiles, et je les décris à Matthieu. Je les assemble chaque soir et toujours en formes différentes. Il faut que Matthieu puisse imaginer tout ce qu'on peut faire avec une étoile. Mais Matthieu, ça l'énerve au bout d'un moment. C'est normal, moi je ne peux pas me lasser de les regarder. Lui il ne peut pas les voir, alors ça l'intéresse moins, parce qu'au fond c'est toujours la même chose. Parfois, par *solidarité*, je ferme les yeux et j'essaie de m'inventer le ciel, mais il y a toujours un moment où je les rouvre, pour comparer. Parfois, c'est fatigant que Matthieu soit comme ça.

Mes doigts ont repris leur trajet sur le fil. Le chemin entre les arbres s'enfonce dans le bois, il y a moins de soleil. Dans ma bouche, un goût d'orange, de fraise, de citron. Les bonbons qui apparaissaient dans les poches de Matthieu ; Mamie qui faisait semblant de rien en passant sur nos bouches collantes un gant humide. Il y a aussi le bruit des oiseaux, du vent dans les branches, et sentir la chaleur du soleil, la terre meuble sous ses pieds, sentir le parfum des fleurs, le parfum du bois. Tout ce que Matthieu sentait aussi. Les dernières choses qui retenaient nos mains ensemble. Les dernières choses qui nous empêchaient de grandir, là, à l'intérieur, dans nos cœurs, qui nous éloignaient des idées stupides de l'adolescence, cette volonté de prouver quelque chose que personne ne devrait être en droit de réclamer. Je donnais ce que j'avais, ce que je pouvais. Pareil pour Matthieu. Et rien ni personne ne devait y changer quelque chose. Pas même le temps.

Au milieu du bois, il y a la route. Mamie et Papi pensent qu'on s'arrête avant, sinon ils nous auraient interdit de la

traverser. Surtout que sur la route, il n'y a pas le fil. Quand nos orteils touchent le macadam, et que l'odeur du bois a disparu, Matthieu s'accroche à mon bras, et on écoute. Depuis le temps qu'on la traverse, la nationale nous dit tout. Si une voiture approche, Matthieu le sent et me tire en arrière. Quand on est sûr qu'il n'y a pas de danger, on ne court pas mais on marche très vite parce que nos pieds n'aiment pas le macadam. De l'autre côté, c'est la liberté. La vraie. La main de Matthieu agrippe le fil, et on disparaît.

Il aura fallu deux ans pour qu'on se rende compte qu'on ne peut rien faire contre le temps. Aujourd'hui, pieds nus sur le sol humide, les sens attentifs à tout ce que je ne discernais plus alors, ces bruits, ces odeurs que j'enveloppais dans un seul terme : vie. Je me demande ce que ressentait Matthieu. Est-ce qu'il prêtait attention à chaque son, pépiement, vrombissement, craquement ; à chaque parfum, bois, fleurs, herbe, terre ? Et le fil, le fil ; est-ce qu'il se sentait enchaîné par ce fil, par ma main, par le noir qui l'entourait ? J'avais douze ans et son ombre ne m'accompagnait plus : elle m'écrasait. Conforté par ma présence, sa main tenait la mienne, et on suivait le fil, sans cesse le même parcours, que j'avais appris à haïr, sans oser lui dire, sans oser lui proposer d'en changer. Je ne savais pas ce qu'il ressentait, je ne savais ce qu'il voulait, quand sa main chaude se posait sur la mienne, je ne voulais pas parler, il aurait compris, au son de ma voix, que quelque chose n'allait pas, alors qu'il *fallait* que tout aille ; j'aurais voulu qu'il voie mon visage, qu'il voie combien je l'aimais et combien je le détestais, qu'il voie tout simplement, et tout serait devenu si simple... Mes doigts sont blancs à force de serrer le fil, je m'y agrippe comme si j'allais tomber et lui me retenir, par ce bras inutile, inutile depuis que Matthieu ne s'y accroche plus. Et il a fallu ça pour que je me rende compte que mon bras n'était rien d'autre que la moitié du fil imaginaire qui nous liait l'un à l'autre, le prolongement de celui qui nous guidait chaque jour au même point. Comme lorsqu'on touche un fil électrique en tenant la main de quelqu'un, le courant traverse les deux personnes, et la piqûre se ressent dans les mains liées. Nous touchions souvent les clôtures électriques, pour sentir le lien, la brûlure et nous autour. Mais gênés par nos nouveaux silences, ceux qui expriment le doute, l'incompréhension, la barrière entre nos deux êtres, nous ne touchions plus de clôture. Nous étions... Non, j'étais -et c'était là le problème- écoeuvée, découragée, troublée par les sentiments qui me restaient.

Quand on avait huit ans, Matthieu et moi, on s'était rendu compte qu'on n'avait pas besoin de parler pour se comprendre. Matthieu, il voulait juste savoir ce que je voyais. Souvent la nuit, dans le lit de la mezzanine, je voulais lui demander s'il n'était pas trop triste de ne rien voir, mais je n'osais pas. Alors parfois, je prenais sa main et je la posais sur mes paupières, et je sentais ses doigts qui tremblaient, parce qu'il avait peur d'abîmer les seuls yeux qui marchaient pour nous deux. Et quelques fois, quand on avait passé une journée extraordinaire, il me disait qu'il était triste d'avoir des yeux inutiles, mais que j'étais super de tout lui décrire. Je me sentais très fière, et aujourd'hui, ça me fait encore plus mal. Matthieu est à côté de moi, il suit le fil. C'est le seul à qui il fait

confiance maintenant. Il a compris que je ne lui décrirais plus ce que je revois chaque jour de vacances depuis quatre ans au moins. Ni la couleur des chaussons aux pommes du goûter, ni les motifs du couvre-lit de Papi et Mamie, ni leur sourire, ni la couleur de mes yeux, ni lui. C'est ce que je lui ai crié cet après-midi, quand il m'a demandé de parler, pour entendre ma voix, que mes yeux étaient fatigués de voir pour nous deux, ma bouche fatiguée de répéter ce qu'il sait déjà. J'ai crié et j'ai pleuré. Qu'est-ce que ça a changé ?

Le fil s'arrête ici. Ma main cherche dans le vide un prolongement qui n'existe pas, qui n'a jamais existé. Il s'arrête, c'est tout. Il s'arrête comme notre histoire s'est arrêtée, aussi brutalement que brusquement, un coup de poing dans le ventre, la fin de toute chose. Mon bras pend le long de mon corps, je tremble, les larmes coulent le long de mes joues, j'aimerais sentir la main de Matthieu sur mon visage, qu'il ferme mes yeux, qu'il me libère de son souvenir. Jusqu'à aujourd'hui, je le portais comme un poids, mais un poids auquel j'étais habituée. Le souvenir m'a enveloppée peu à peu et je n'arrive pas à en sortir. Mes larmes sont salées sur ma langue.

Matthieu suit le fil. Devant la nationale, il a attendu, puis il m'a entraîné de l'autre côté, sans hésitation, il a attrapé le fil et a continué à marcher. Moi, je pleure depuis qu'on a quitté la maison. Peut-être parce que Matthieu n'a plus besoin de moi, désormais il se contentera des sons, des odeurs, et du fil. Je ne lui sers plus à rien, il n'a besoin que de mon bras, une présence, sans plus. Je ne veux pas qu'il me remplace par ce fil, par ce chemin que moi seule ait tracé pour lui, pour nous, pour savoir où aller. On ne va plus nulle part, on suit le fil, c'est comme si parler et se taire était la même chose, et j'ai l'impression que ma tête va exploser. J'arrache ma main de sa prison et je cours, je cours, sans réussir à disparaître. Matthieu a atteint le bout du fil et ses yeux aveugles me cherchent. Je n'arrive plus à respirer, il lâche le fil et avance sans guide. Je ne peux plus bouger. Il ne reste rien de nous. Mon bras est libre. Je regarde Matthieu perdu entre les arbres. Il ressemble à un jeune faon qui apprend à marcher. C'est ce qu'a dû penser le braconnier quand il a tiré.

Eléonore GREIF

En classe de 1^{ère} L



SOUVIENS-TOI...

« Hum ! gémit-elle en se réveillant et en s'étirant, mais, mais où suis-je ? Que se passe-t-il ? Quel est ce bruit d'eau ? Et d'où vient tout ce sable ? » Elle se releva, et regarda autour d'elle, mais ne voyant rien qu'elle connaissait elle commença à s'inquiéter. Quand soudain, elle réalisa quelque chose : elle ne savait plus qui elle était. « Quel est mon nom ? Quel est mon âge ? Qui sont mes parents ? Où suis-je née ? Ai-je des frères, des sœurs ? Suis-je mariée ? Ai-je des enfants ? Je ne me souviens plus de rien ! Ce n'est pas possible ! » Tout ce dont elle se rappelait c'était de s'être endormie, elle ne savait plus ni où ni quand, puis de s'être fait tirer sur du sable chaud sur une grande distance. Ce souvenir était assez récent, mais rien d'autre ne lui revenait en mémoire. Elle ne pouvait même pas deviner si elle avait été pauvre ou riche car elle était pieds nus, une légère robe couvrait sa mince silhouette, ce genre de vêtement dont les personnes aisées se vêtent pour dormir, et qui est l'habit quotidien des femmes sans argent, et aucun bijou ne parait ses oreilles ou sa gorge. Ce qui l'effrayait le plus était qu'elle se rappelait toutes les choses qui nous prouvent, tous les jours, que l'on est bien vivant comme le parfum des fleurs, les cris des marchands devant leurs étals pour gagner leur vie, le froid mordant de la bise en hiver, le goût des poissons, la chaleur de la mer en été, la beauté des tissus colorés dont on va faire des tuniques, et même le regard implorant des pauvres gens qui mendient. Elle se rappelait tout, sauf ce qui avait eu un rapport avec sa vie à elle, comme si elle avait été un fantôme qui aurait tout vu, mais que personne n'aurait remarqué, comme si elle n'avait pas d'amis, pas de parents ni de maison.

Elle commença à explorer les alentours, en marchant lentement, comme sous l'effet d'un somnifère puissant qui la tiendrait encore engourdie. Elle se trouvait dans une petite forêt dont le sol était recouvert d'une fine couche de sable chaud et doux. Elle découvrit la petite source qu'elle avait entendue auparavant en se réveillant. L'eau paraissait propre et pure, elle s'y désaltéra puis décida même de s'y laver, car sa température était tiède, et qu'elle se sentait sale. Sa peau était si douce et sa façon naturelle de se laver si distinguée et méthodique, qu'elle en déduisit qu'elle devait être issue d'un milieu aisé où l'on se lavait régulièrement. Ceci étant fait, elle décida de continuer son exploration dans le but de trouver à manger. Elle entreprit de suivre le fil de l'eau jusqu'à la mer, avec en pensant que si elle restait au bord du rivage peut-être qu'un bateau l'apercevrait. Elle se mit en route dans la forêt calme, les grandes feuilles vertes des arbres lui caressaient le visage, le vent faisait voler les pans de son corsage, le sable glissait entre ses orteils et son visage était délicatement éclairé par les rayons du soleil levant. Les branches d'un oranger, à quelques pas d'elle, ployaient sous le poids des fruits. Elle en cueillit un, s'assit sous l'arbre, à l'ombre, et commença à l'éplucher. C'était un bel été, elle ne manquait de rien sur cette île, elle entendait les oiseaux chanter, et

l'odeur des agrumes embaumait. Mais ne pouvoir se souvenir de son passé la gênait, peut être que chez elle, ses parents pleuraient leur fille, peut être qu'un mari la regrettait, comment savoir ? Quelques larmes roulèrent sur ses joues, mais lorsqu'elle porta le premier quartier d'orange à sa bouche, une vague de couleurs, de sons et de goûts la submergea. Un jour revint en sa mémoire, elle mangeait une orange et buvait un peu de vin avec une amie dans une vaste pièce éclairée par la lumière du soleil. Elles riaient beaucoup pendant qu'une servante essayait tant bien que mal de lui fermer son corset. Une femme imposante pénétra dans la pièce.

- « Anna, s'écria la jeune fille, ma douce nourrice !
- Dépêchez-vous mademoiselle, le bateau est arrivé !
- Il m'agace ce bateau, je ne peux plus supporter de voir ces pauvres gens.
- Votre père le veut.
- Mais je n'aime pas mon père, tout est de sa faute !
- Taisez-vous maintenant ! »

Son dernier souvenir était celui de sa bonne la vêtant d'une somptueuse robe blanche, le reste était beaucoup trop flou. Ah ! Sa chère Anna ! Comme elle lui manquait, mais elle était si heureuse de s'en souvenir ! C'était une femme attentive, patiente, courageuse, pleine d'amour, comme si c'était cela qui l'avait rendu aussi forte et aussi énorme. Un trop plein d'amour qu'elle ne pouvait donner à ses propres enfants car la nature ne lui en avait pas offert, mais qu'elle distribuait alors à la petite fille noble. Mais ce bateau d'où venait-il ? Que transportait-il ? Qui étaient ces pauvres gens, dont elle parlait ? Et qui donc était son père ? Elle avait l'impression qu'au lieu d'avoir éclairci sa mémoire, ce souvenir l'avait embrouillée, il la faisait se questionner encore plus sur elle-même. Elle se sentit à nouveau perdue et comprit que ce qui lui manquait sur cette île était de la compagnie autre que celle des oiseaux. Elle finit son orange, se releva et continua sa route. Elle longea des yeux le ruisseau qui grossissait à vue d'œil, et devenait de plus en plus puissant au fur et à mesure qu'elle avançait. Cela lui donna l'espoir d'arriver bientôt à la plage, et elle eut l'impression d'élever ce ruisseau, elle le voyait grandir, elle était sa nourrice, il devenait de plus en plus vaillant. L'entrain du cours d'eau lui redonna espoir, c'était un véritable enfant qui ne s'épuisait jamais, qui mettait toute sa force et son courage dans des petites choses si importantes pour lui. Il fonçait sur un rocher, pleurait un peu puis repartait de plus belle, toujours plus rapidement. Parfois il paraissait faire un câlin à la souche d'un arbre mais dès que ses racines, comme attendries, se resserraient sur lui, semblant lui rendre son amour, il les repoussait violemment. Elle rit de cette image, elle avait une grande imagination, elle progressait avec plus d'ardeur, repoussant les branches qui gênaient son passage, d'un petit coup joyeux. Mais sa bonne humeur disparut bien vite car la fin de ce cours d'eau n'arrivait pas, il se prolongeait encore et encore. Parfois il se cachait derrière un bosquet, elle espérait alors, mais elle le retrouvait toujours aussi joyeux. Il grandissait, ça se voyait, mais jamais assez pour que l'on soit sûr que la mer était proche. L'entrain du ruisseau commençait même à l'agacer, il était si confiant, si sûr de lui, de là où il allait, il connaissait sa vie, son devoir, son destin, il suffisait qu'il refasse le chemin à l'envers pour retrouver sa source. Pour elle ce n'était pas si facile, il y avait comme un mur devant son

passé, elle avait beau se retourner, tâtonner à l'aveuglette elle tombait toujours sur ce mur noir, et épais. Elle avait réussi à en briser une pierre mais c'était en s'éloignant, en profitant de l'île, en suivant l'eau. Comme si le fil de son histoire, le fil de ses souvenirs, était lié au fil de ce ruisseau, plus elle se rapprochait de la mer plus ses souvenirs étaient précis. Il ne fallait pas qu'elle cherche sa source, son lieu de naissance, elle ne pouvait pas remonter à contre-courant, faire tomber le mur, il fallait qu'elle se dirige vers la mer, vers son destin. Peut-être que lorsqu'elle ne chercherait plus à se souvenir, mais à être heureuse, elle se rappellerait tout. En pensant à cela, sa mémoire se fit plus claire, et des images lui revinrent. Un soir, une pauvre femme qui avait été, sans doute, rouée de coups tant elle saignait, demanda asile dans le château. On lui donna à manger, et un médecin nettoya ses plaies. Un homme l'avait trouvée dans la rue alors que des brigands venaient de lui voler son argent, elle s'était débattue de toutes ses forces, ce qui avait fort irrité les bandits qui avaient alors voulu la tuer. L'arrivée de l'homme les avait fait fuir et il l'avait ramenée au palais. Le lendemain, son sauveur avait été félicité. Mais la paysanne ne retrouvait plus la mémoire de tout ce qui la concernait, comme son nom, son village, ou sa famille. Anna lui avait dit qu'elle avait trop souffert et qu'inconsciemment elle savait tout ce qui lui était arrivé, mais qu'elle ne voulait plus s'en souvenir. Elle était devenue servante au château, et sa mémoire était revenue au fur et à mesure du temps, et un jour elle avait pu rentrer chez elle. Elle se rappela alors les adieux de la brave femme à ses parents, son père était un homme au visage dur et sévère mais il avait l'air juste, sa mère avait des traits fins et délicats, un nez légèrement retroussé, des yeux d'un noir profond, une longue chevelure ondulée et une silhouette fine. Elle était très belle, mais elle avait un soupçon de tristesse, de peur, et elle semblait soumise. C'était étrange elle avait plus de souvenirs de sa mère que de son père, elles s'étaient sûrement mieux connues. Peut-être lui arrivait-il la même chose, elle avait trop souffert, ou elle avait trop honte de ce qui lui était arrivé et ne pouvait s'en rappeler car elle ne le voulait pas ! Avait-elle commis une énorme faute ? Avait-elle désobéi à son père ? L'avait-on trahie, humiliée ? Tant de questions soulevées par une simple hypothèse. Cette forêt commençait à l'impatienter, elle ressemblait à un grand labyrinthe dont on ne pouvait sortir, elle ne pouvait voir que le soleil passer à travers les branches des feuillus qui l'entouraient. Comment connaître l'heure, et la direction dans laquelle elle allait ? Lorsqu'elle pensa au mot labyrinthe, son sang se glaça dans ses veines et un frisson lui parcourut l'échine, elle n'aimait pas ce mot. Pourquoi, elle n'en savait rien, à nouveau plusieurs raisons lui vinrent à l'esprit, mais aucune ne semblait réelle, toutes paraissaient être le fruit de son imagination, de simples pensées qui ne correspondaient pas à son sentiment. Alors elle pensa à son père, et eut l'impression de se rapprocher de la vérité, de voir un rapport. Mais lequel ? Que venait-il donc faire ici ? Pourquoi le voyait-elle maintenant comme un "dédale" ? Qu'avait-il donc fait ? « Il faut que je le découvre, s'exclama-t-elle, c'est mon père enfin, ce n'était peut être pas si horrible que cela, pouvait-il par exemple, rattraper la faute de quelqu'un d'autre ? La mienne ? Celle de ma mère ? Je préférerais garder en tête que

c'était moi qui avais péché, ce que mon père essayait de racheter, et c'était pour cela que je m'étais enfuie. Même si, au fond de moi, je savais que ce n'était pas vrai. »

Elle se demanda si en fin de compte, cela servait à quelque chose de se souvenir, de comprendre son passé si elle ne pouvait s'enfuir de cette îlot de solitude, il faudrait qu'elle apprenne à voir son futur ici, ou peut-être qu'elle n'avait plus aucune raison de vivre. A quoi bon se morfondre sur de pauvres petits souvenirs de princesse, si c'est pour qu'une robe fine, un peu déchiquetée, lui couvre le corps, qu'elle soit seule de l'aube jusqu'au crépuscule, et que sa seule compagnie soit deux ou trois oiseaux et insectes qui passaient rapidement par là. Evidemment sur cette île, quelle vie merveilleuse elle mènerait, le soleil la réveillerait délicatement à son lever, l'eau du ruisseau laverait sa douce peau, le jus de quelques fruits exotiques coulerait dans sa gorge, elle pourrait apprendre à pêcher, elle se construirait une jolie chaumière qu'elle rendrait plus sûre et confortable au fil des ans, elle ramasserait de magnifiques coquillages avec lesquels elle décorerait son abri, elle trouverait bien une plante qui lui permettrait de se tisser de nouveaux vêtements, et le soir elle se coucherait bien au chaud sous un édedon de grandes feuilles de la forêt. L'été commençait à peine et elle aurait bien le temps de dompter cette île avant le début de l'hiver. Quel beau rêve, une vie sans contrainte, sans aucune obligation. Un véritable paradis sans personne pour lui dire de faire ceci ou cela, pour lui rappeler ses devoirs, pour lui demander de se tenir droite, de rester calme, de ne pas s'amuser, de travailler régulièrement et tant d'autres ennuyeuses contraintes. Oui mais voilà, ce qui lui plaisait c'était la compagnie humaine, voir des gens, leur parler, rire avec eux, devenir leur amie, et plus que tout les aimer ! Ah, l'amour, le grand amour, depuis combien d'années en rêvait-elle ? Peut-être l'avait-elle trouvé, peut-être avait-elle quitté son palais à cause de lui, avait-elle croqué dans la pomme d'Adam et Eve pour mériter ce châtement ?

Tout en essayant de suivre le fil de son histoire, elle se rendit compte que le bruit de la mer se rapprochait, le sable abondait sous ses pieds, la forêt perdait de son épaisseur, elle arrivait à la plage ! Soudain, tout s'accéléra, ce qu'elle cherchait depuis un moment arriva, les arbres disparurent, le soleil l'éblouit, elle vacilla et se retrouva allongée, heureuse. De plaisir elle se roula dans le sable. Elle n'avait pas retrouvé la mémoire, mais elle pouvait maintenant faire un grand feu qui alerterait sûrement un bateau des environs. Elle se retourna, décidée, lorsque quelque chose d'assez éloigné dans la mer attira son regard, un navire ! Pourquoi, où, quand, comment, qui ? Tout revint à sa mémoire, sa vie, sa mère, son père, le monstre et son amour surtout :

« Thésée, Thésée ! hurla-t-elle en vain, ne me laisse pas ! » Soudain Dionysos l'emporta, en soufflant à son oreille : « Ariane, mon Ariane... »

Lucile GREIF

En classe de 4^{ème}

COUPS DE CŒUR

Bienvenue à une nouvelle contributrice de « Signets » ! Nul doute que vous allez apprécier ce texte plein d'humour – grinçant – et d'autodérision.

MANUEL D'UTILISATION DE LA MACHINE A LAVER LES CHAGRINS D'AMOUR FÉMININS

Ses dimensions standard permettent une utilisation performante, quel que soit le cas à traiter.

PRECAUTIONS D'EMPLOI

Branchez-vous directement à la terre et par les 2 pieds. Ne planez pas. Descendez des hautes sphères de la déprime, de la colère et autres noirceurs du cœur. C'est in-dis-pensable !

Ouvrez grand les yeux. Ils vous seront utiles pour l'évacuation des eaux et pour suivre attentivement le mode d'emploi ainsi que les résultats des différentes étapes.

Ces étapes, ne les brûlez surtout pas ! Soyez patiente. Même si une opération vous semble superflue, sachez qu'elle a été pensée et conçue par des spécialistes à votre service : chaque opération est un maillon de la dé-chaîne.

Ne revenez jamais en arrière ! Ce serait détruire les résultats acquis. Tenez bon, allez toujours de l'avant.

MODE D'EMPLOI

1. Portez-vous à ébullition sans pré-lavage d'estomac ! Explotez, laissez-vous aller : des gros mots, des mots durs, ça tourne, ça bout, ça fait du bien par où ça casse ! Faites bien monter la vapeur.

Attention : n'y faites tremper que les sentiments et ressentiments capables de supporter le choc des mots, la morsure des enzymes.

Dosez juste : pas trop d'alcool, pas d'yeux brouillés, allumez vos « warnings », ne débordez pas du cadre (délimité au préalable) de vos ras-le-bol.

En bref : bouillez, bouillez mais ne vous ébouillantez pas !

2. Passez au programme « couleurs ». La rage au cœur, apaisée, vous voilà blanche comme un linge. Normal. Ne vous regardez pas, ce n'est pas le moment : vous êtes vidée, exténuée, déboussolée, abattue, perdue, pas belle, et tout et tout.

Pas de découragement abusif, le plus dur est fait. Le plus dur à faire « partir » bien sûr. Mais c'était le seul moyen.

3. Entamez le programme réparateur : un bain bien chaud, pas trop tout de même, des produits adoucissants (type baume au cœur) pour leur agréable parfum, pour apaiser vos irritations et vous rendre toute votre douceur et la fraîcheur de vos premiers jours. Laissez tremper une bonne demi-heure.

4. Vous voilà adoucie, blanchie, remise à neuf ou presque. Tenez bon, il faut maintenant apprendre à revivre avec les autres : le programme « Mélange en tous genres ».

Vous devrez ensuite tenir vos proches à distance, mais pas trop. Et surtout ne vous frottez pas au premier beau linge venu sous prétexte d'enterrer le passé au gars-l'eau !

Voici venu le moment le plus délicat car le mélange des genres, des blessures et des résolutions toutes neuves implique une grande retenue dans la redécouverte des autres et leur contact.

Laissez-vous porter, séchez vos larmes s'il en reste : la vie est belle et sent bon le propre.

5. Vous abordez dès lors les différents programmes « fragiles ». Car fragile, vous l'êtes, oh oui, un peu, beaucoup peut-être ?

Ne brusquez rien. Vivez au ralenti. En cycles courts. Évitez les frictions de toutes origines. Laissez faire le temps : il en sait plus que vous sur les choses de la vie (d'ange, bien sûr)

Pleurez si nécessaire. Videz le trop plein, s'il en reste, mais à ce stade, mieux vaut éviter. Rincez-vous à l'eau froide : cela fait du bien, cela calme les nerfs, cela rafraîchit les idées.

Etendez-vous bien à plat et attendez sans impatience ce jour comparable à nul autre où vous serez d'attaque et où vous vous sentirez présentable. Puis tamponnez-vous en de plus en plus pour vous sécher le cœur sans l'assécher.

CONSEILS D'UTILISATION

Le système « éco 1/2 charge » conviendra à vos petites déceptions, vos chagrins passagers. Il ne passe pas par l'ébullition ni le programme couleurs.

Ne confondez pas machine à laver les chagrins d'amour et vide-ordures. Sinon, ça craint !

Si cette machine ne vous donne pas entière satisfaction, relisez la notice et reprenez à zéro.

Si le non fonctionnement persiste, appelez votre service dépannage, même la nuit.

Un dernier conseil : votre machine est garantie à vie. Ne la jetez pas après usage : elle peut vous resservir un jour ...

Sous réserve de modifications techniques
Le seize février mil-neuf-cent-quatre-vingt-cinq

Marie-Hélène GENTILS

CD (Compact Destin)

Petit message personnel : J'ai connu Marie-Hélène lors de notre entrée en collège, il y a... quarante ans. Nous étions perdus de vue depuis. Mais, grâce à un site de recherche de ses « copains d'avant », nous nous sommes retrouvés très récemment, avec quelques autres, autour de la table d'un bon bistrot. Imaginez notre émotion ! Nous avons commencé à échanger des textes que nous avons écrits chacun de notre côté, toutes ces années passées loin des autres. Et j'ai (re)découvert que Marie-Hélène avait un véritable talent pour l'écriture. C'est donc avec un grand plaisir que je lui dédie ce poème.

Ta vie comme un cd
Tourne sur l'infatigable lecteur du monde
A chacun de pousser sa chansonnette
Comme il le peut.
Quel destin rythme donc le tempo?

Certains se contentent de l'intro
Et, sans doute mal gravés, se rayent trop tôt.
D'autres oscillent,
Jouets d'un ordre aléatoire,
Sans savoir à l'avance
Quelles plages les attendent.

Beaucoup acceptent lâchement
Une lecture continue
Sans soubresauts ni fausses notes.

Certains fredonnent en sourdine
Une existence qu'il faut un casque pour entendre.
D'autres se donnent du volume
Et distordent leur composition
Sur des baffles poussées à donf.

Beaucoup se la jouent mélancolique
Revenant sans cesse sur les pistes précédentes,
Se repassant sans cesse de pauvres succès oubliés.

Et j'en connais tant qui se contentent,
Écrasés par les tubes,
D'être le dernier titre de l'album
Éclairés parfois par un rayon
Laser furtif.

La vie est trop compacte,
Pas le temps de s'accorder la moindre pause.
CD deux titres ou coffrets doubles,
Chaque artiste doit un jour
Arrêter la lecture en quittant.
Plus question de modifier la sélection

Un petit regard sur la durée écoulée.
Encore quelques notes seulement.
Deux ou trois retours rapides
Et c'est déjà l'heure
D'être éjecté.
Une mention sur le boîtier :
DCD

Didier DELATTRE

Sans Faute



La chronique de l'orthographe

VACANCES AVIGNONNAISES

En se promenant dans les ruelles d'Avignon, quelle que soit la saison, on est forcément impressionné par la richesse patrimoniale de la cité papale. C'est bien sûr le majestueux Palais des papes qui dresse son architecture militaire au-dessus du Rhône, mais aussi les nombreuses « livrées », nom que l'on donne aux imposants « hôtels particuliers » des cardinaux. Afin de les bâtir, de nombreux habitants furent expulsés de la ville et leurs demeures rasées ; il fallait faire place nette pour la noblesse d'église. Ces édifices dominent les immeubles étroits qui souvent les entourent. On peut aussi admirer les églises et chapelles dont les styles, du gothique au baroque, rappellent qu'Avignon, du Moyen Age à la Révolution, resta une terre de religion, dépendant du pape, même après que celui-ci eut quitté les rives du Rhône pour retrouver celles du Tibre.

Et puis, l'oeil s'élevant pour flâner au-dessus des vitrines des magasins, rencontrera sans doute une niche abritant une Vierge ou un St-Jean Baptiste, statuettes qui ornent encore bon nombre d'immeubles. En se promenant dans les ruelles d'Avignon, les trois dernières semaines de juillet, on est forcément frappé par toutes les affiches qui tapissent murs et barrières, grimpent aux lampadaires comme du lierre et courent le long des rues, annonçant les spectacles du festival OFF.

C'est en septembre 1947 que quelques personnes, dont René Char et Jean Vilar, décidèrent d'organiser une semaine d'Art et de Culture à Avignon. Différentes formes artistiques, peinture, littérature, danse et théâtre, devaient s'y côtoyer. La présence de comédiens majeurs, comme Gérard Philippe alors au faite de sa popularité, y affirma la

prédominance du théâtre, et durant une vingtaine d'années, Jean Vilar en fut l'infatigable promoteur.



Aux spectateurs, qui furent près de sept cent mille en 2007, le festival offrait une profusion de spectacles entre le « **IN** », officiel, et le « **OFF** », qui regroupe petites troupes, one man shows et autres divertissements. Au total, plus de neuf cents spectacles dispersés dans une multitude de lieux, des plus prestigieux comme la Cour d'honneur du Palais des papes, en passant par de classiques salles de théâtre, aux cours d'écoles, salles de classe ou même garages. Pour aider le festivalier qui ne sait plus où donner des yeux ni des oreilles, les organisateurs du OFF publient un guide, véritable catalogue de quelque deux cent soixante-dix pages. La variété des oeuvres jouées est telle que chacun peut y trouver son miel, jeune public, clowns, marionnettes, classiques du répertoire, oeuvres contemporaines et créations, danse, depuis le milieu de la matinée jusqu'au milieu de la nuit.

Le soir, une foule de badauds envahit la Place de l'Horloge. On y parle toutes les langues de l'Europe, mais également japonais ou coréen, dans des attroupements de curieux qui admirent les évolutions de jongleurs, d'acrobates, ou écoutent musiciens et comédiens des rues. En s'installant sur le parvis du Palais, une fois la nuit tombée, dans le brouhaha des groupes se déplaçant d'un spectacle à l'autre, on s'imagine volontiers revenu dans un siècle lointain, lorsque les troupes itinérantes installaient leurs tréteaux pour y jouer mystères ou fabliaux. L'on se dit alors qu'on est vraiment bien à Avignon, en cette mi-juillet, quand ailleurs ce ne sont que nuages et averses.

Et là j'en entends qui s'insurgent. « Quoi ! Comment ! Mais que dit-il ! A Avignon, quelle horreur ! On ne dit pas à Avignon mais **en** Avignon ! » A quoi l'on rajoutera en Arles et en Haïti. Il n'est pas rare non plus d'entendre, à la télévision ou à la radio, que telle cérémonie se tiendra en la cathédrale, en la basilique... Ces emplois sont si fréquents qu'on peut se demander comment ils sont justifiés.

Selon certains, dire « en Avignon » éviterait le **hiatus**, c'est-à-dire la succession de deux lettres produisant le même son, ici les deux « a » de « à Avignon ». Celaparaît sensé. En Avignon sonnerait mieux qu'à Avignon, en Arles mieux qu'à Arles... Mais alors pourquoi se limiter à ces quelques exemples ? Comment se fait-il que le hiatus ne nous dérange pas lorsque nous allons à Athènes, que nous passons le week-end à Amiens ou quelques jours à Alger ? Ne faudrait-il pas, pour le grand soulagement des oreilles sensibles, aller en Alençon et en Abbeville, canoter en Amsterdam et prendre le RER pour aller en Asnières-sur-Seine, en Achères ou en Aulnay-sous-bois ? Quant aux

édifices religieux, point de hiatus lorsque nous nous rendons à la basilique ou à la cathédrale.

Cette justification n'étant pas vraiment satisfaisante, d'autres expliquent que dire « en Avignon » rappelle la prononciation en langue provençale. Soit, mais pourquoi ne pas traiter de la même manière les autres villes de cette région et ainsi aller en Orange et en Marseille ? Et tant qu'à faire, pourquoi ne pas étendre cet usage aux autres langues régionales ; nous irions par exemple en Strasbourg. D'autres, enfin, invoquent l'histoire et nous rappellent à juste titre que durant plusieurs siècles, Avignon appartient aux papes. Après leur retour à Rome, Avignon resta, jusqu'à la Révolution, une enclave des états pontificaux en France. La ville devait donc être considérée comme un pays étranger : comme on allait en Italie, on allait en Avignon. Mais si l'on fait référence au fait qu'Avignon était un Etat particulier, il faudrait alors parler de « L'Avignon » comme on dit le Portugal, la Russie ou l'Italie ; a-t-on jamais entendu cela ? De plus, Avignon n'était pas seule dans ce cas, mais tout le Comtat-Venaissin était alors propriété du pape avec Carpentras ou Orange. Il conviendrait de ce fait de parer du noble « en » toutes les villes de cette région, ce que nul à ce jour n'a encore proposé.

A la fin de ce petit tour d'horizon, nous voyons qu'aucune justification ne parvient à imposer de manière incontestable « en Avignon ». Alors, quelle position adopter, que doit-on dire ? La construction « en ... » s'est imposée dans les médias et de nombreuses personnes paraissent le considérer désormais comme le « bien parler ». Ce tour sophistiqué, pour ne pas dire précieux est reconnu par l'Académie dans l'article « en », toutefois précédé des mentions « littéraire ou régionalisme », ce dernier terme renvoyant aux critiques évoquées précédemment. La préposition « en » n'apporte rien de plus que le traditionnel « à ».



Faut-il alors privilégier « à Avignon » ? C'est à chacun au final de faire son choix, car comme plus souvent qu'on ne se l'imagine en matière de langue, il ne saurait y avoir ici ni prescription ni proscription définitive, et c'est un vieil ami qui se chargera probablement de faire le tri... l'usage !

Olivier HAENEL

Les numéros de « Signets » sont en ligne sur notre site : www.signets.org